

FESTIVAL DU LIVRE DE TROU D'EAU DOUCE

1, 2, 3 OCTOBRE 2021



lm

TROU D'EAU DOUCE
VILLAGE COUNCIL

laSentinelle
Pour avancer demain

IMMEDIA

L'Atelier Littéraire

LESPWAR

Je l'écris en créole, ce mot, parce qu'il me semble qu'il veut dire davantage en ces temps tumultueux, et qu'il est rempli d'une puissance capable de galvaniser, de rassembler, de faire voler nos imaginaires. Nou lespwar, c'est ce que vous représentez tous, écrivains, artistes, penseurs, créateurs de tous genres, et vous, lecteurs, consommateurs d'un autre type, non d'objets matériels vite usés, vite épuisés, vite remplacés, mais des fruits de la réflexion humaine. Et vous bien sûr, les jeunes, les enfants, qui hériterez du monde que nous vous laissons, et qui en aurez la charge.

La charge de le penser, ce monde, de le créer, de le réaliser. Où donc peut-on mieux puiser la connaissance nécessaire, l'empathie, la compréhension, que dans les livres ? Où pouvons-nous rencontrer ces autres qui nous semblent différents, mais dont nous finissons par comprendre qu'ils sont nos pareils ?

C'est pour cela que vous êtes nou lespwar. Je crois en vous qui vous vous rassemblez dans ce lieu au nom poétique de Trou d'Eau Douce par passion pour les livres, pour la joie qu'ils nous apportent, pour le regard qu'ils nous offrent, pour l'ouverture sur un monde de plus en plus fermé, de plus en plus claustré, et pour, justement, lespwar qu'ils nous tendent.

À nous d'y croire, de le faire grandir, de le transmettre par grandes brassées autour de nous, d'en faire le pilier du monde à construire.

Merci à vous, les organisateurs du festival, d'être les jardiniers de nos rêves.

Ananda Devi

LANCEMENT

VENDREDI 1^{ER} OCTOBRE 2021
à 17 heures

**LANCEMENT
DU LIVRE DE PHOTOS
SUR TROU D'EAU DOUCE**

de **Sharvan Anenden** et **Laurent de Froberville**

Cet événement marque l'ouverture
du Festival du Livre
de Trou d'Eau Douce.







LECTURE

SAMEDI 2 OCTOBRE 2021
à 11 heures

HOMMAGE À ÉDOUARD MAUNICK (1931-2021)

Lecture de ses poèmes par Doris Armance,
Romain David, Megane Géroflé, Joyce Mootoo
et Claudia Roy

KI KOTÉ LAMER...

... kikenn pé dimandé
ki koté lamer
personn pa pé reponn
parski personn pa tro koné
ki koté li sorti
li pé ankor dimandé

ki koté lamer
ki koté dilo lav later
ki koté vag santé
ki koté lekim eklaté

tou dimounn pé get li
tou dimounn pé riyé
zot dir li inpé deranzé
ayo
so koko jaz
ayo
soley finn tap tro for
finn frir so laservel
ayo
so lespri zwé sapsiway

mé li fer koumadir li pa tandé
li pa ekouté
li kontigné dimandé
ki koté lamer
ki koté koray zwé lamizik
ki koté gommon dans sega

ki koté soley al bwar dilo
ki koté ki koté lamaré monté

personn pa pé konpran
ki kozé li kozé
ki kalité parol sorti dan so labous
zot antour li kouma kiryé
zot vey so lizié
zot mezir so sevé
zot tiké lor so bann zes
zot kriyé ayo
get dan so lamé
get dan so sak
get dan so palto
pos anler pos anba pos silekoté
get dan so pos kalson
partou papié pé dépassé
enn paké papié
koumadir plim zozo
mé plim inpé fatigé
vremem li pa normal
sa kikenn-la

li pa pran kont zot remark
selman li repeté
ki koté lamer
ki koté brizan roulé
ki koté lesiel gout disel
ki koté zetwal get dan dilo
kouma zot zoli ler aswar vini
ki koté ki koté bondié
finn fouy later
pou fer enn gran basin
pli gran ki nou lizié kapav meziré
pli gran ki grander tou volkan lor later
pli gran ki grander-mem

plis li kozé plis dimounn riyé

sakouy zot latet
alafin enn par enn zot tiré
koumadir zot finn trouv diab
an kalson-detsou
sa manier sa boug-la kozé
finn fer zot krwar
ki li finn bwar tro boukou larak
swa ki li finn fim gandia
enn par enn zot met kler
televizion pé atann zot
Dallas Santa Barbara
Madonna ek so slip
dis fwa pli interesan
les sa fou-la kozé tousel
si li anvi kozé

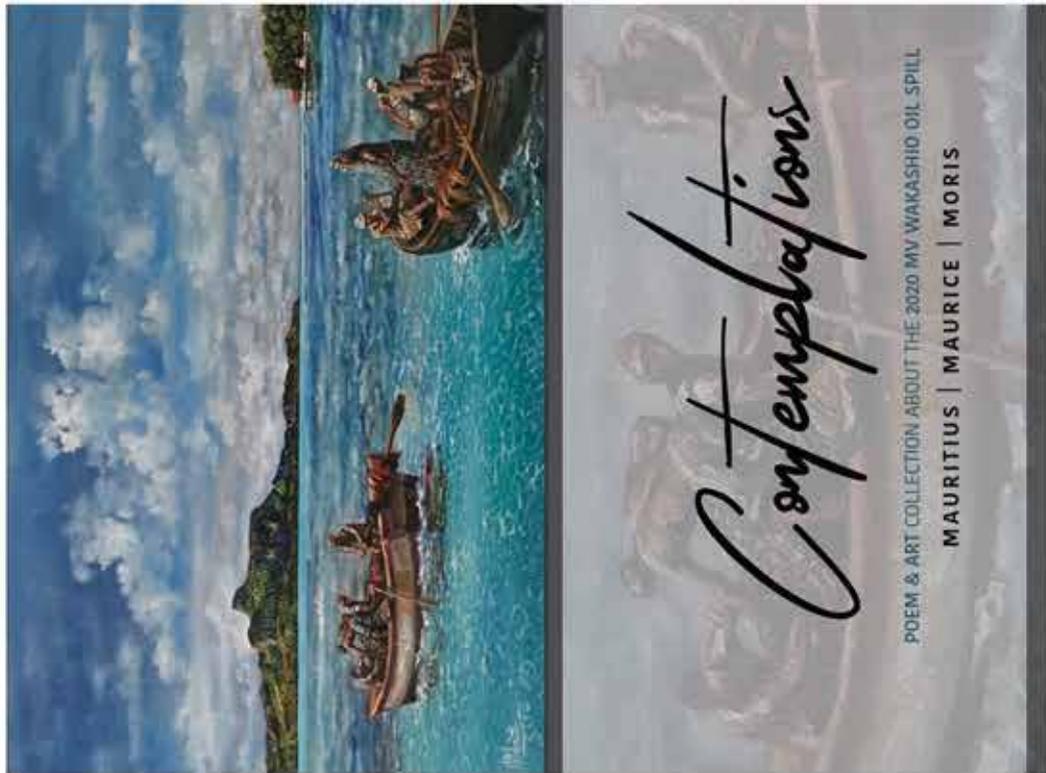
lor laplas Rose-Hill
lor zoli bien zoli laplas Margéot
ver wit-er wit-er-edmi aswar
enn kikenn pé dimandé
ki koté la mer
personn pa pé ekout li
personn pa pé reponn
so lagorz fatigé
so lavwa kas-kasé

ki li finn vinn fer dan sa pei-la
li krwar li rekonet kot li eté
mé li pa sir
tro boukou banané finn pasé
enn zour li finn asté enn biyé avion
selman enn biyé alé
kas manké pou biyé retour

Édouard Maunick

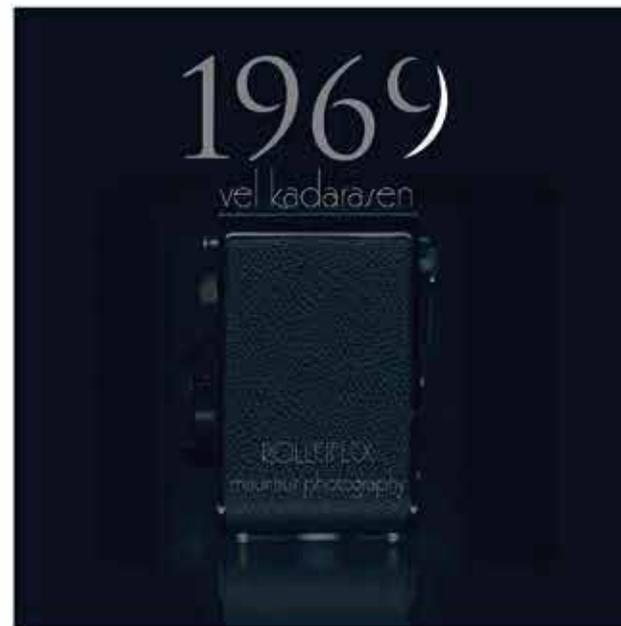
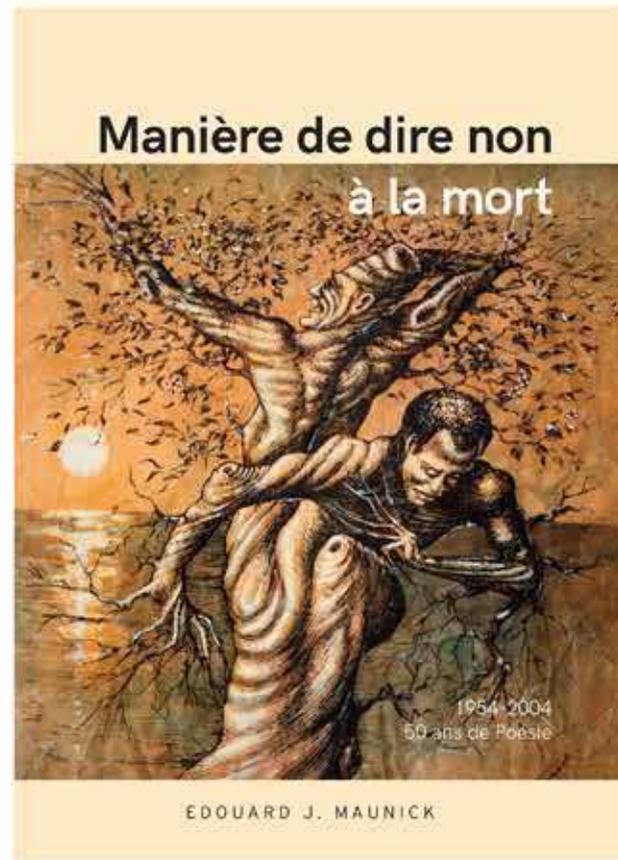
nando bodha

L'Archipel du Sagrin



Ces livres,
qui dépeignent des
facettes de notre histoire
patrimoniale commune
et publiés ou lancés
par IMMEDIA,
sont disponibles
en librairie !

Tels l'anthologie
de la poésie
d'Edouard Maunick
et les photos parlantes
de Vel Kadarasen.



DÉBAT

SAMEDI 2 OCTOBRE 2021
à 13 heures

POURQUOI ET COMMENT PROMOUVOIR LE LIVRE MAURICIEN ?

Intervenants : Yianna Amodine, Gillian Geneviève,
Dhanjay Jhurry et Belinda Ramnauth

Modératrice : Sachita Samboo

Lecture de textes par Maansi Pitamber

DU BOUT DES MONDES...

Au début de ma carrière aux États-Unis, un étudiant m'interrogeait sur ce qui justifiait l'intérêt pour de jeunes Américains d'apprendre la littérature, l'histoire et la culture de Maurice, ou celles encore de ces archipels du sud-ouest de l'océan Indien qui, pour nombre d'entre eux, étaient invisibles, insaisissables, indicibles : Comores, Seychelles, Mascareignes. La question, bien que posée naïvement et visiblement sans arrière-pensée, m'interpellait. Là d'où je venais, on ne mettait que rarement en cause la nécessité de s'ouvrir au monde, à ses histoires multiples, ses langues, ses cultures, les unes plus fascinantes, plus complexes, plus opaques que les autres. Sans doute était-ce le cas parce que nous nous savions, en un sens, minoritaires, petits et donc vulnérables sur la surface de cet immense globe dont les confins s'étendaient à l'infini. Nous savions notre avenir dépendant des « grandes » puissances et notre sort comparable à celui d'autres « petits » espaces. Eu égard de l'éloignement et de l'enfermement que pouvaient alors représenter l'insularité géographique, le contour des récifs, le ressassement des vagues, notre regard cherchait, au contraire, toujours à se brancher à l'ailleurs, à aller vers l'autre, à dépasser l'horizon et les frontières qui avaient pour ambition de nous isoler. Non que nous fussions nécessairement justes ou réfléchis dans notre jugement ou notre désir, mais nous savions qu'il s'agissait là, au fond, d'une question de survie. C'était, après tout, de certains de ces multiples ailleurs – réels ou fantasmés, connus ou imaginaires – dont nous étions initialement issus et dont nous avons continué à rêver, malgré le passage du temps et un attachement paradoxal réel à la terre insulaire et à ce qu'elle nous offrait comme ancrage.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, l'errance et le mouvement, le départ et le retour – comme le ressac et les marées – ont continué à s'inscrire dans nos gènes et dans notre rythme insulaire. En témoigne aujourd'hui encore l'impressionnante diaspora mauricienne que le désir irrésistible de mobilité aura conduite aux quatre coins du globe, jusque dans les plis les plus inattendus de l'exil. Si les pluralités du monde, ses étrangetés, ses altérités nombreuses, ne

nous effrayent généralement pas autant qu'elles nous fascinent et nous attirent, c'est qu'à l'intérieur de l'île exigüe, nous avons appris, depuis trois siècles déjà, à vivre ensemble la diversité de notre microcosme, à l'appivoiser, à ne pas toujours nous en inquiéter. Nous l'avons fait tantôt généreusement, tantôt maladroitement, tantôt encore violemment ; mais en cultivant incessamment notre pluralité, nous nous sommes également recréés et avons avancé quand même, nous adaptant encore et encore aux immigrés, aux étrangers, aux touristes de passage, à la circulation et aux croisements continus d'hommes, de femmes, de cultures, d'histoires, de religions, de savoirs et d'expériences, qui ont fait de nous une île créole, métisse et résiliente face à l'inconnu, à la transformation et au déracinement. La littérature, l'histoire et la culture d'un tel creuset ne sauraient dès lors être pensées autrement qu'à l'intersection irréductible et dans la redécouverte nécessaire et constante de notre île certes, de notre espace immédiat, mais également des ailleurs multiples qui la constituent, qui nous animent et dont nous sommes inévitablement tributaires. Pour cela, nous ne pouvions nous imaginer complètement retranchés du reste du monde.

Mais, inversement, mon île faisait-elle seulement partie alors, pour cet étudiant, d'une diversité attrayante à laquelle il *lui* importait de s'ouvrir ? Ou ne lui était-elle au final qu'un bout de terre de plus, perdu dans le bleu océanique d'une mappemonde déjà bien quadrillée, divisée, hiérarchisée, du nord au sud, d'ouest en est, selon une cartographie et une pensée du Centre dont les effets légitimaient l'attachement inconditionnel aux « grands » espaces et l'indifférence à peine voilée à l'égard de ceux qui devraient demeurer dans l'ombre. En y réfléchissant bien, les logiques et les préjugés inconscients – mais ô combien insidieux, discriminants et tenaces – dont sa question se faisait malencontreusement le relais étaient bien ceux qui avaient réduit nombre d'espaces, d'histoires, d'écosystèmes, de corps, de langues et de pratiques culturelles à travers le monde à des positions périphériques, subalternes, minoritaires, insignifiantes et inaptés, a-t-on dit, à l'expression d'expériences ou de sensibilités dignes d'intérêt. Les Mauriciens ont tous entendu parler de l'Europe ou des États-Unis ; l'inverse n'est pas pour autant vrai. L'implicite, ou le présupposé, de son interrogation exprimait en ce sens une difficulté réelle pour cet étudiant à envisager que des littératures dites mineures, celles d'une petite île – et de surcroît fort « excentrée » – comme Maurice, pouvaient contribuer de manière significative à sa compréhension du monde et de sa complexité. C'est pourtant en cela précisément que ce jeune homme se méprenait. C'est à partir des périphéries, souvent, me semble-t-il, que s'articulent en effet d'autres visions du monde ; et c'est par le décentrement que l'on peut mieux envisager

les pluralités humaines que les cultures et les discours dominants n'ont eu de cesse de masquer, au nom d'un Universalisme déjà vacillant.

J'avais appris déjà, lors de ma scolarité primaire, que l'histoire de Maurice n'était pas simplement celle d'un État-nation ou d'une République archipélique, ayant acquis son indépendance en 1968. En remontant aussi loin qu'aux débuts de la période coloniale, et en apprenant les noms de Vasco de Gama et de Pedro Mascarenhas, je comprenais graduellement que l'histoire humaine de notre île s'était retrouvée, sans cesse, au carrefour tant des « grandes » histoires continentales que des innombrables traversées entreprises par des voyageurs – connus ou anonymes – qui, en conquérants ou en esclaves, en clandestins ou à fond de cales, par leurs corps ou leurs langues, avaient mis en conversation, sur notre petit bout de terre, les expériences et croyances nombreuses du monde. S'étant d'abord exercée brutalement – par l'assujettissement et l'exploitation du corps tantôt racisé des esclaves et des engagés, tantôt encore genré et désobjectivé des femmes – cette confrontation inégale des altérités serait graduellement concurrencée par des rencontres et des actes moins violents, plus pacifistes, plus visionnaires, qui engendreraient lentement – sans que l'on ne s'en rende pleinement compte – des créolisations qui nous seraient propres... Des créolisations india-océaniques qui constituaient déjà à l'époque la marque de notre modernité et qui préfiguraient une mondialisation encore insoupçonnée. C'est, non par un simple miracle, mais par ce processus qui fait passer d'une mise en relation violente à une adaptation progressive, une réinvention inévitable – de soi, comme de l'autre – et un vivre-ensemble fragile, que l'ancienne colonie militaire, devenue par la suite colonie de plantation, allait se transformer, deux siècles plus tard, en une nation indépendante et souveraine. Mais encore faut-il qu'elle se donne les moyens – aujourd'hui plus que jamais – d'en prendre la mesure et de se retourner sur son histoire, d'abord pour y faire face de manière honnête, mais également pour apprécier ce que cette histoire peut nous apporter et apporter aux mondes qui nous entourent aujourd'hui.

Face à mon étudiant, je réalisai donc à nouveau à quel point mon approche, en tant que professeur des littératures et des cultures francophones de nos îles, se devait d'insister – non sur l'isolement ou le repli de la condition insulaire – mais bien sur la rencontre des peuples, sur les relations transversales, et sur le défi que représentaient ces autres cartographies, où les lieux, les imaginaires, les performances culturelles et les épistèmes considérés mineurs ne seraient plus relégués aux marges de l'humanité. Cela s'avérait d'autant plus nécessaire qu'en conséquence de la colonisation, certains des effets pervers d'une mondialisation centrée vers l'occident continuaient de précipiter notre monde – ou

devrais-je dire nos mondes – dans l’uniformité et la pensée unique. Celles-ci ne feraient que renforcer la peur de l’autre, de son étrangeté, de son opacité. Elles nous nieraient à tous le droit à la différence, tout en nourrissant – chez les privilégiés de notre planète – une xénophobie anxieuse, fondée sur la crainte du changement et le mépris des altérités se refusant à l’assimilation ou à l’appropriation. Or, c’est en cela même que les littératures, les arts et les expressions culturelles issus d’espaces « périphériques » comme Maurice participent d’un décentrement qui mérite notre attention. En se réalisant et en partageant avec tant d’autres littératures et d’expressions culturelles du monde, l’expérience de cette périphérie, elles nous éduquent au respect de la différence, à l’exercice de la solidarité, et à l’appréciation – ô combien précieuse – de nos multiples singularités : toutes des formes propices de résistance à l’effacement des peuples mineurs, désarmés, dominés ou simplement en voie de disparition.

C’est en cela encore que nos littératures sont susceptibles d’éveiller des lecteurs disséminés sur le globe au décloisonnement des imaginaires, au franchissement des frontières – de langues, de races, de cultures et de nations – et à l’indispensable décolonisation tant de notre pensée que de la géographie et de la temporalité de notre pensée, sur lesquelles pèsent encore lourdement les violences symboliques des systèmes homogénéisants. En réinvestissant, par le pouvoir de l’imaginaire, d’autres espaces et d’autres temporalités, ces littératures travaillent en effet au rejet des récits téléologiques et universalisants de la pseudo-modernité occidentale et capitaliste, pour mieux rendre la parole aux expériences humaines des marges et ainsi restituer d’autres modes de vie et d’autres formes de modernité. Je souscris largement à la thèse du Tout-monde du philosophe martiniquais, Édouard Glissant, selon laquelle le monde ne serait pas Un, mais un Tout, une Totalité constituée d’une diversité, d’une pluralité et d’une multiplicité en Relation. Mais encore faut-il, je pense, travailler à reconnaître cette Relation, à être sensible à son action dans le monde. Pour ma part, je la constate à l’œuvre dans l’écriture de nombreux auteurs mauriciens dont les textes, les langues, les esthétiques et les univers m’ont plus d’une fois amené à repenser la contribution potentielle de notre expérience insulaire, à une compréhension plus inclusive – ou tout au moins plus élargie – des problématiques et des interrogations délicates qui préoccupent les sociétés occidentales contemporaines au point de les noyer dans l’inquiétude.

Je pourrais nommer des dizaines de ces auteurs – je le voudrais d’ailleurs – mais, par contrainte d’espace, je n’en mentionnerai que certains dont les textes, forts de leurs singularités, ont tous résisté avec acharnement à la tentation de l’enfermement, du retranchement et du repli sur soi ; optant plutôt pour le désir,

la fantaisie et la subversion de penser l’île tantôt dans son rapport avec d’autres lieux, réels ou fantasmés ; tantôt encore comme métaphore d’une rencontre à démystifier et à apprivoiser. J’ai en mémoire notamment l’écrivain et artiste Malcolm de Chazal (1902-1981), auteur de *Petrusmok* qui – se faisant voyant et élaborant le mythe d’origine de la Lémurie – évoquait déjà, sur le ton du fantastique et de l’incantatoire, le Grand Continent englouti des Rouges. Pour ce génie, ce poète au sens magique, passionné du surnaturel et du Mystère, la frontière insulaire n’était nullement infranchissable, puisque l’île Maurice – naguère Petrusmok – portait en son flanc les marques indélébiles d’une autre Vérité et d’une autre Création, restituables par le seul pouvoir de l’imaginaire. Reliant les Mascareignes à Madagascar, l’océan Indien à l’Atlantique, le Continent lémurien concrétisait ainsi pour Chazal la révélation divine d’une géographie et d’une temporalité légendaires que la nature nous invite sans cesse à déchiffrer.

Je pense également à un autre écrivain prolifique : Savinien Mérédac (1880-1939) – ou, de son vrai nom, Auguste Esnouf. Certes, ce dernier a longtemps été associé à une génération d’écrivains mauriciens considérée farouchement francophile – André Georges Decotter, Loys Masson, Clément Charoux – et aujourd’hui encore régulièrement montrée du doigt à cause de sa résistance linguistique ; résistance perçue comme la marque d’un conservatisme et d’une défense acharnée de la culture française, insensibles, à l’époque, tant au présent mauricien qu’à son avenir voire même à ses ambitions indépendantistes. Mais si Charoux défendait effectivement les privilèges « de la race », Mérédac s’indignait pour sa part des difficultés auxquelles se heurtaient les « pauvres bougres ». Aussi souscrivait-il, dans sa dédicace à *Miette et Toto*, au droit d’« être autre, sans être inférieur ». Si l’auteur franchira les barrières de langues et aura d’ailleurs également recours au créole pour dépeindre l’univers de ses personnages, sa compassion à l’égard des oubliés et des laissés-pour-compte d’un système économique inégal s’accompagnera, dans *Polyte*, d’une juste sensibilité aux questions de politique raciale et de métissage telles que perçues par l’idéologie coloniale. Ce même intérêt pour le métissage s’exprimera, quelques décennies plus tard, et sans doute de manière beaucoup plus poignante, dans l’œuvre très remarquée de Marie-Thérèse Humbert (1940-), *À l’autre bout de moi*. L’auteure y dénonce les préjugés, les haines et les formes nombreuses de discriminations communautaires qui rongent la société mauricienne, dans une écriture qui rompt fortement avec la littérature coloniale. Plus récemment, Carl de Souza (1949-) explorera des questions similaires dans *Le sang de l’Anglais* et *La maison qui marchait vers le large*. Dans le sillage des émeutes de 1999,

son roman *Les jours Kaya* offrira d'ailleurs aux lecteurs la possibilité d'envisager et de rêver une autre île Maurice, capable d'aller au-delà de ses propres barrières – ce que n'avait pas pu imaginer, à l'époque, Humbert.

De fait, depuis l'accès de notre île à l'indépendance, de nombreux auteurs n'ont eu de cesse de révéler et d'interroger les tensions sous-jacentes du tissu social et culturel de Maurice. Mais si leurs textes continuent, d'une part, à disséquer tant les mécanismes que les violences et effets pervers des formes diverses de communautarisme à l'œuvre dans l'île, ils explorent et conçoivent plus encore d'autres formes d'appartenance, d'identification, de solidarité ou de connexions, qui ébranlent les anciens positionnements essentialistes opposant les langues, les cultures et les groupes ethniques entre eux, pour mieux articuler le projet d'un mauricianisme, d'une créolisation ou d'une Relation en construction. C'est ainsi que Marcel Cabon (1912-1972), une des figures littéraires les plus importantes de sa génération, abordera – au moment même où s'articulent des questions liées à la nation et à la diversité – des problématiques aussi essentielles que la mémoire coloniale, le vivre-ensemble et l'altérité. C'est d'ailleurs précisément son désir du mauricianisme qu'il illustrera dans une œuvre rêvant d'harmonie culturelle et d'une rencontre entre soi et le monde. Par la suite, la poésie puissante d'Édouard Maunick (1931-2021), établissant des passerelles avec la négritude et l'expérience caribéenne, défendra et célébrera elle aussi le métissage. Mais celui-ci n'est, cette fois, plus limitée aux frontières de l'île ; il n'exprime plus seulement un attachement à la nation, mais une condition créole transcoloniale illustrée par les nombreuses interactions qu'explorent les textes du poète, tant entre le français et le créole, qu'entre l'île et la mer – un topos que l'on retrouve également dans les doux vers de Vinod Rughoonundun (1955-2015). La poésie de Maunick aura en somme tant apporté aux générations suivantes d'écrivains que son influence se fait encore ressentir aujourd'hui. En témoigne notamment la poésie créole sans fard de Michel Ducasse (1962-), ce « passeur de mots » dont l'œuvre, façonnée par la rencontre des langues, des formes et des paysages, n'a de cesse de m'émouvoir.

Comme Maunick, nombre d'écrivains francophones de la génération actuelle ont eux aussi cherché à repenser la place de Maurice dans le monde et ce, en transcendant son isolement, géographique. Par les va-et-vient transocéaniques permanents qu'ils établissent entre l'île et ses multiples ailleurs, leurs récits tracent des expériences et des imaginaires qui la situent tantôt au cœur des trajectoires rhizomiques des empires passés, tantôt encore dans les interstices de la mondialisation actuelle. Aussi, verra-t-on le poète Khal Torabully (1956-) articuler, dans ses textes, l'épopée coolie, soulignant ainsi la

contribution des populations asiatiques aux dynamiques de créolisation dans l'océan de Sinbad. De la même manière, Nathacha Appanah (1973-) restituera avec *Les rochers de Poudre d'or*, l'expérience de la traversée du *kala pani* par les engagés indiens venus à Maurice au courant du 19^e siècle. S'articulent ainsi des liens transhistoriques, mettant en relation les mémoires des peuples et des terres dominés, qui nous permettent de mieux apprécier *Le silence des Chagos* de Shenaz Patel (1966-) et *Le tour de Babylone* de Barlen Pyamootoo (1960-) : des romans touchants qui établissent des « solidarités mineures » avec des espaces tels les Chagos et l'Irak, soumis tous deux à la domination des grandes puissances militaires de notre temps. En prenant position aux côtés des victimes et en faveur des droits humains, ces auteurs déconstruisent les barrières érigées entre nations de moindre pouvoir pour envisager, face à une souffrance partagée, une autre éthique de la prise de la parole, de l'hospitalité et de l'empathie – ce qu'expriment notamment Appanah dans *Tropicque de la violence*, de Souza dans *Ceux qu'on jette à la mer* ou encore Ananda Devi (1957-) dans son puissant recueil poétique trilingue consacré au drame des immigrés clandestins : *Ceux du large*.

Si, comme je l'expliquais plus tôt, l'ouverture de l'île au monde n'est en rien un paradoxe étonnant de la condition insulaire – elle en est même parfois pleinement constitutive –, il n'empêche qu'en tant que jeune nation, il nous appartient de penser notre place au monde par d'autres discours que ceux dont nous avons hérité de l'idéologie coloniale déformante ou dont la mondialisation ambiante ne cesse de nous affubler. Les œuvres d'écrivains tels Ananda Devi, Amal Sewtohul (1971-) et Jean-Marie Le Clézio (1940-) nous ouvre la porte à cette diversité de mondes en interaction en rejetant précisément les nombreux clivages de langues, de races, de genres et de croyances, qui engendrent la violence, pour donner une autre légitimité à ces êtres fragiles, ces êtres de l'entre-deux réduits, plus d'une fois, au silence, à la précarité et à l'invisibilité. C'est en effet par l'expression d'une sensibilité, non seulement postcoloniale, mais également transculturelle et transnationale que ces auteurs poursuivent le travail de décloisonnement des imaginaires. En témoigne l'engagement acharné d'un Dev Virahsawmy (1942-) qui, par son ouvrage inlassable de création, de traduction et d'adaptation en créole mauricien – a su nous rendre sensibles à la circulation des histoires, au dialogue des cultures et aux variances infinies de l'expérience humaine. C'est en cela également que la pensée littéraire mauricienne, s'élevant contre la pensée unique, s'avère tellement pertinente à la nécessaire redéfinition de notre monde.

Du reste, si je ne peux au fond guère m'étonner, en conclusion, que nombre

d'étudiants américains méconnaissent la littérature mauricienne, comment en dire autant pour les jeunes de notre île ? Comment expliquer que l'école de notre république ne leur donne pas pleinement les moyens de rencontrer nos écrivains et d'apprendre à mieux connaître leur littérature et son propos sur le monde qui les entoure. Lors de ma scolarité à l'île Maurice, j'ai lu nombre de textes canoniques français, britanniques, américains ; j'ai perçu, à travers eux, des aspects, des esthétiques et des visions du monde qui m'étaient inaccessibles et je mesure la chance inestimable que cela a pu représenter. Je savais pourtant qu'une part de mon monde à moi n'était pas tout à fait présente dans les livres qui m'étaient prescrits. Sans celle-là, je demeurais incomplet. Or ce n'est que plusieurs années après que j'ai pris conscience de notre riche patrimoine littéraire et de son exceptionnelle vitalité. Je me suis retrouvé autrement dans notre littérature et j'ai également appris à nous penser, en tant que peuple, autrement. Aussi, en écrivant ces lignes, je voudrais non seulement rendre hommage à nos écrivains et m'indigner qu'ils ne soient que timidement admis au programme scolaire ; mais je voudrais surtout espérer que nos contes et nos sirandanes, nos histoires et nos romans, notre théâtre et notre poésie – alors même qu'ils explorent, en français, en anglais, en créole mauricien ou en hindi, les dimensions multiples de notre monde – puissent être redécouverts et appréciés, à leur juste valeur, tant sur le territoire que du bout des mondes...

Emmanuel Bruno Jean-François

Blossoming together



State Insurance Company of Mauritius Ltd
SICOM Building, Sir Celis Court Antelme St,
Port Louis, Mauritius

Visit us on sicom.mu

t: 203 8400 | email@sicom.mu





A Vibrant Destination for Work, Live & Play



A Premier Doing Business Ecosystem
1st in Africa, 13th Globally
World Bank Doing Business Report 2020



Talent & Innovation
Open to New Talents, Skills and Technology



Preferential Market Access
Privilege Market Access to Europe,
US & Africa



Fostering Good Governance Practices
1st in Africa - Mo Ibrahim Foundation
Index of African Governance



New poles of Growth
Pharmaceutical, Blue Economy
& Data Technology Park



Transparent & Well-Regulated Jurisdiction
Underpinned by Strong Institutions



Well-Diversified
Investment Destination
Opportunities in Manufacturing,
Financial Services, Real Estate &
Hospitality, Logistics & Freeport,
Education, Healthcare,
Creative Arts & Film Industry



A Wide Array of Investment &
Trade Agreements
COMESA, SADC, IOC, Interim EPA,
and the AGOA, FTA with Turkey & China,
PTA with Pakistan



State-of-the-Art
Infrastructure

www.edbmauritius.org

One Cathedral Square Building, 16 Jules Koenig Street, Port Louis
11328, Republic of Mauritius | Tel: +230 203 3800

vivre
les
cultures

INSTITUT
FRANÇAIS
Maurice

De nouvelles expériences

Découvrez nos offres d'abonnement adaptées à vos envies !

Satini : accès à tous les documents de la médiathèque sur place et en ligne

Kas Pake : satini + accès aux activités de la Micro-Folie (musée numérique, espace VR)

Sakili * : formule illimitée incluant le nouveau service premium de livraison IFM on the road

** Retrouvez-nous sur le stand IFM au Festival du livre de Trou d'Eau Douce pour bénéficier d'une remise spéciale de 15% à l'achat de l'abonnement sakili !*

institutfrancais.mu



SAMEDI 2 OCTOBRE 2021
à 14 heures

LE VILLAGE DANS LA LITTÉRATURE, ET LA LITTÉRATURE DANS LE VILLAGE

avec **Shakti Callikan** et **Cristèle de Spéville**

LES VILLAGES QUI NAISSENT, LES VILLAGES QUI MEURENT

Ils ne meurent pas tout à tout fait.

Il reste toujours une vieille boutique presque vide. Une fontaine publique qui ne coule pas. Des cases de fer-blanc avec, sur le toit, d'immenses pierres qui protègent contre les Ariane, Béatrice et autres Charlotte.

Autrefois

Un jour, Maurice perdit sa voie ferrée. Pour le coup, personne ne disait plus Cluny, Midlands, Rivière-du-Poste, Union Vale.

Le géographe – presque celui qui décida le Petit Prince de visiter la planète Terre – m'explique que le village d'autrefois se trouvait surtout autour de la gare. Où la gare et la route se rencontraient.

Parfois, c'est une cheminée d'usine qui ne fume plus. Comme Alma. Comme Labourdonnais. Des villages alors périssent. Aucune nouvelle construction. Voyez Verdun. Si développement il y a, cela se fait plus loin, auprès de la route qui mène à Saint-Pierre. Voyez Mapou. Quartier Militaire, encore que dans ce cas, comme dans le cas de Midlands, la culture de théiers amène un certain regain de vie.

Cassis, avec sa vieille église digne d'une grande ville, reprend naissance grâce à l'industrialisation et grâce à ce troupeau de maisonnettes qu'est la cité Vallijee. Mais peut-on parler de villages quand il s'agit de ces faubourgs, comme Coromandel qui a aujourd'hui sa romancière et son peintre ?

Humanité marginale

Un jour, il y eut un cyclone nommé Carol. Des sans-abri que l'on abrita dans des *longères*. Cela devint le village Carol, un véritable arrache-cœur. Il servira de village-pilote dans la campagne de réaménagement rural. On a déjà construit

le chemin d'accès à ce petit coin d'une humanité marginale.

Le cyclone Carol donna naissance à ce qu'on appelle des cités. Parfois sans arbres, sans âme. Parfois bruisante d'une vie d'espoir. Des maisonnettes comme souriantes, un laurier-rose, la verte poussée d'une vigne. Un village naît.

Des noms que l'on prononce rarement : Cascavelle, Coteau Raffin, Case Noyale, La Gaulette. Certains ne changent guère. Sont figés dans le temps. D'autres se réveillent lentement d'une somnolence. Une route sera construite à La Gaulette. Le tourisme ? Bien sûr que cela donnera un peu plus de sous aux villageois. Dans combien de temps ? À côté du grand hôtel et du bungalow de luxe, il y aura toujours le taudis.

Ce que demande un village, c'est un point de ralliement. Comme l'arbre à palabre de Centre de Flacq. Le Sugar Industry Labour Welfare Fund qui a changé nos régions rurales, donne ce centre de ralliement. Des « village halls » où le village se sent village.

Car le villageois est très différent du citadin. Très différent aussi selon son terroir. Le géographe m'assure que le villageois du nord, qui a une longue tradition de propriété foncière, est un être indépendant, sans complexes.

L'air mauricien

Il y aussi des villages qui étaient toujours là, avec leurs vieux arbres, leurs sentiers, leurs jardinets. Et, un jour, on les redécouvre. On vient de redécouvrir Crève-Cœur. Malcolm n'y est pas pour rien. Crève-Cœur ne change pas, mais, gens d'ici et gens d'ailleurs vont là-haut prendre une grande bolée d'air mauricien. Que l'on fasse une route reliant Crève-Cœur à Malenga et les deux villages bougeront.

Villages. Helvétia, Ripailles, Dagotière, Alma, coincé entre le chemin de Valetta et deux autres chemins. Petite Rivière où l'on ne va plus à la dernière procession de la Fête-Dieu.

Villages de pêche. De culture maraîchère, de doux vallonnements. Des enfants jouent à l'enfance. Des vieillards, à l'ombre d'un tamarinier, sont silencieux. Ici, un village se meurt.

Là, un village prend naissance dans le bruit des bétonnières.

L'île Maurice continue.

Pierre Renaud



DIALOGUE

SAMEDI 2 OCTOBRE 2021
à 15 heures

D'UNE ÉCRITURE À L'AUTRE

Intervenants : Alain Gordon-Gentil et Finlay Salesse
Modératrice : Sachita Samboo

Lecture de textes par Luckshmee Jeawon

ÉPILOGUE HÔTEL LEONE

Cracovie - Pologne

Hans s'est réveillé avant moi. Il a tourné en rond dans la chambre, s'est mis à la fenêtre et a regardé tomber les gouttes de pluie mélangées à des minuscules flocons de neige. Immobile, les yeux mi-clos, je l'observe. Il a l'air triste. Hier soir, nous avons dîné à l'hôtel et nous avons parlé de cette journée qui nous attendait. Quand nous avons regagné notre chambre, le sommeil est resté éloigné, s'est fait attendre. Et même quand il s'est rapproché, nous ne l'avons pas vu arriver. Nous avons continué à parler de notre première rencontre sur ce quai de Port-Louis. C'était loin. C'était un autre monde. Ce que nous allons faire demain, nous l'avons tous les deux voulu et attendu. Mais maintenant qu'il est arrivé, nous nous sentons démunis. À vrai dire je ne sais plus ce matin si nous avons eu raison de vouloir voir de nos yeux, toucher de nos mains, sentir, pour nous rassurer, l'odeur des morts. Mais il est trop tard pour reculer. Je sais que nous avons, tous les deux, peur sans pouvoir nous le dire. Après le petit-déjeuner, nous avons pris un taxi, commandé depuis la veille. C'est moi qui ai négocié avec le chauffeur. Hans a eu peur que l'on reconnaisse son accent allemand. Le réceptionniste de l'hôtel l'avait d'ailleurs gentiment mis en garde contre cette rancœur tenace des Polonais envers les Allemands. Sans doute avait-il reconnu l'accent de Hans, qui a murmuré quelque chose comme : « Je comprends ». À côté du comptoir de la réception, deux hommes en gabardine sont assis dans des fauteuils et observent les allées et venues. L'un d'eux s'est approché de nous pour nous demander dans un mauvais anglais ce que nous faisons en Pologne. « Du tourisme », j'ai répondu.

Le chauffeur de taxi veut nous faire visiter la ville. Il nous emmène voir l'usine d'un monsieur Schindler, dont le propriétaire avait sauvé, nous a-t-il raconté, la vie de milliers d'ouvriers juifs. Puis, nous avons visité la cathédrale, la grande place et comme Hans commençait à s'impatienter, j'ai demandé au chauffeur de prendre la route vers notre destination.

La voiture roule doucement et j'ai l'impression qu'on ne va jamais arriver.

Nous traversons des villages aux noms imprononçables et ces endroits me paraissent tellement étranges que je me suis demandé, à un moment, si ce qui s'est passé sur cette terre ne l'a pas rendu étrangère à toutes les terres du monde. Je regarde défiler cette brume épaisse d'où surgit tout à coup une plaque sombre. J'ai juste le temps de lire Katowice avant qu'elle ne disparaisse.

Pendant tout le voyage nous parlons à peine. Le chauffeur baragouine quelques mots d'anglais. Pas de quoi tenir une conversation. Juste me demander d'où je viens. Les basanés ça ne court pas les rues ici. Et puis ceux qui y étaient, n'ont pas fait long feu. Ils ont fini en fumée. Hans n'ouvre pas la bouche de peur que ne s'échappe son accent. C'est son étoile jaune à lui, mais celle-là il peut la cacher sans éveiller les soupçons et sans risquer sa vie.

De temps en temps nous nous chuchotons à l'oreille des mots d'encouragement. Nous aimerions nous tenir la main. Mais ce n'est pas possible. Déjà, quand nous avons réservé nos chambres le préposé, un jeune homme au visage impassible, nous a demandé de confirmer s'il s'agissait d'une chambre simple et d'un lit double. Il a juste imperceptiblement levé un sourcil sans nous regarder.

Avec le ronronnement du moteur, Hans va s'endormir. Je le secoue. Je lutte pour ne pas m'endormir moi non plus. Je veux voir. Je veux tout voir. Nous devons tout voir : la route, les paysages, aussi sombres que les visages, les prairies glacées, les vaches pétrifiées, les rares voitures – toutes noires – que nous croisons de temps en temps.

Le chauffeur me demande de quel pays je viens. Je n'ai pas envie de répondre, parce que je sais que ce sera long à expliquer et qu'il faudra engager la conversation, avoir l'air d'écouter, hocher la tête, prendre l'air intéressé. Finalement je me suis décidé : je lui ai dit que je venais d'une tribu tzigane du sud de la France. Il a eu l'air contrit, comme gêné d'avoir posé la question. Je suis resté digne dans mon malheur imaginaire. J'ai vu dans ses yeux qu'il avait compris que j'avais sans doute perdu des êtres chers sur cette terre polonaise. Il a affiché une immédiate compassion qui faisait plaisir à voir. La conversation s'est arrêtée et le silence s'est installé. Hans lutte toujours contre le sommeil.

Je viens de voir à travers la pluie qui s'écrase contre la vitre une plaque qui indique Oświęcim. Nous allons bientôt arriver. C'est indiqué sur la brochure que nous a donnée le réceptionniste de l'hôtel. Bientôt nous verrons de nos yeux.

Hans me l'a dit : « Je ne serais jamais venu tout seul ». Je le comprends. Depuis ce jour où il a appris, ou il a compris, il a connu le vertige. Il voulait bien ne pas y croire. Il n'a pas pu. Il n'est plus Allemand. Il est citoyen britannique habitant une colonie britannique. Vous ne pouvez pas imaginer comment

il en est fier aujourd'hui. D'avoir échappé au camp des bourreaux méritait un chant neuf que Hans entonnait dans le secret de son cœur. Que de nuits nous avons eues à Vallée des Prêtres à porter des suppliques de joie à Werner pour nous avoir ouvert les yeux, pour nous avoir dissipé l'épais brouillard, l'ombre mortifère, qui nous tenaillaient.

La voiture s'est immobilisée devant un bâtiment sombre où quelques personnes faisaient la queue devant un guichet. Le chauffeur m'a demandé combien de temps nous allions y passer afin de nous dire déjà son tarif. « Sinon le temps d'attente risque de vous coûter plus cher que le trajet de Cracovie à Auschwitz ». Je lui ai dit que ce n'était pas grave, mais que je voulais qu'il reste là, à nous attendre. Comme une peur de nous retrouver tout seul dans cette Pologne froide et tellement triste.

Nous sommes passés par la grande porte d'entrée au-dessus de laquelle il était écrit : « Arbeit Macht Frei ». Et puis nous avons marché. Nos mains se frôlaient et ça faisait du bien. Le crissement des graviers sous nos pas me rassurait. Hans balayait du regard tout ce qui s'offrait à nos yeux. À côté de nous quelques jeunes gens marchaient en silence en se tenant la main, les épaules recouvertes du drapeau israélien. Eux aussi avaient sans doute perdu ici la trace des aimés, avaient dû apprendre à expliquer, comprendre, apprivoiser le silence des disparus.

Nous nous n'avons perdu personne ici. Nous sommes venus nous retrouver. Nous sommes venus pour que Hans retrouve la vie, dans ses moindres anfractuosités. Nous sommes venus pour dire à Werner, Marika et leurs amis que nous essayons de partager leurs cris.

Les pelouses autour des bâtiments sont épaisses et paraissent à la fois transies et moelleuses. Un mur de briques rouges sale défile, bien aligné et s'interrompt sur une ouverture. Une grande porte en bois avec au-dessus une petite imposte vitrée où sont peints en blanc : General Exhibition : Zaglada et juste en dessous : Extermination. Cachés sous les manches de nos manteaux, nos mains se frôlent, se prennent, se lâchent, se reprennent, restent à distance, mais pas trop, en cas d'urgence. Les doigts de Hans tremblent et je lui dis – parce que j'ai envie de parler : Tu as froid ? Il fait signe que oui. Je lui dis à voix basse, presque en chuchotant « Moi aussi... » Nous gravissons les quelques marches et pénétrons dans un couloir sombre. L'air a un goût acre et sent l'urine séchée. Nous sommes devant les milliers de lunettes entassées, des chaussons, des vêtements d'enfants, des prothèses de jambes en bois, des ustensiles de cuisine, des valises en tôle. J'ai pensé à mon enfance, aux cyclones. Le toit de la maison qui s'est arraché des murs et s'est envolé. Nous avons quitté la maison

en courant laissant derrière nous tant de choses banales. Un sous-marin en tôle, un couteau en acier inoxydable, un sifflet, un petit bateau que j'avais taillé avec mon canif dans une branche de raphia... Mais je les ai revus moi, mes affaires, en revenant dans notre maison dévastée après la furie des vents. Nous avançons en silence. Nous nous tenons toujours la main. Ceux qui ne sont pas contents n'ont qu'à aller se faire foutre. Hans est à la merci de ma main tellement il paraît au bord du précipice. Il est secoué de tremblements de plus en plus violents. Il n'arrive pas à parler. Il me fait signe que ses mâchoires sont bloquées, paralysées. Mais nous continuons notre marche, à droite voici les wc, à gauche les robinets de toilettes, à gauche encore les vêtements rayés suspendus à des fils barbelés, une photo d'Adolf Hitler. Hans marche comme un vieillard, le dos voûté, la tête un peu affaissée sur la nuque. Je sens dans sa tristesse, dans son désarroi, son courage. Je ne sais pas si je l'aurais eu ce courage si cette haine avait été organisée par mon pays. Aurais-je renoncé à mes jours tranquilles ? Nous sommes réduits en esclavage par les Anglais et ce n'est pas pour ça que j'ai fait quelque chose. Alors, imaginez s'ils organisaient des assassinats de masse. J'aurai passé mon chemin c'est sûr.

Une plaque noire est fixée au mur sombre.

« En Septembre 1941, a eu lieu ici, dans ce sous-sol, la première expérience d'une exécution de masse avec le gaz « Zyklon B ». 600 prisonniers de guerre soviétiques et 250 prisonniers polonais malades ont été sélectionnés des hôpitaux du camp et ont péri ici. »

Septembre 1941. Douce journée ensoleillée. Nous avons quitté la prison de Rose Hill pour une journée sportive avec les prisonniers allemands. Alors que les autres couraient dans les champs de cannes autour du Collège d'Agriculture au lieu-dit Le Réduit, Hans et moi nous nous sommes mis sous un grand arbre pour attendre leur retour. J'ai fait installer les rafraîchissements et des biscuits. C'était la première fois que nous nous retrouvions seuls. Moments infiniment doux et apaisés. Adossés contre cet immense flamboyant aux feuilles vert bouteille, la vie semble surgie d'un ailleurs béni. Nous sommes en maillot de corps et quelquefois quand nos regards se croisent, je vois bien que comme moi sans doute, les yeux de Hans scintillent de désir. Faire ce premier pas pourrait nous être fatal. S'engager par des actes à partir de silences est un chemin de vertige. Nous le savions tous les deux.

Aujourd'hui nous voyons en vrai : pendant nos vertiges des chairs, d'autres chairs devenaient fumées. Moi ça me trouble, mais Hans ce n'est pas la même chose : il a envie de crier, de pleurer. Il se maudit de n'avoir pas cru tout de suite. Ni Marika, ni Werner, ni moi. Moi encore c'est normal. Je ne faisais que

répéter ce qu'ils me disaient, je n'avais rien vu ni entendu. Moi quand j'ai entendu pour la première fois les mots « camp de concentration », je me souviens avoir demandé à Delcourt s'il s'agissait d'un lieu où on pouvait se concentrer. Nous avons été les seuls à rire.

Nous passons devant une rangée de robinets. Ici il fallait se montrer nu tous les jours, faire ses besoins sous les yeux de ceux qui attendaient pour faire la même chose. Plus loin dans la cour, près du beau gazon une chaudière posée sur des murets de briques rouges. Comme des pattes de poulpe, des tuyaux rouillés sortent de la chaudière et pénètrent les murs en route vers leurs mortelles destinations. Une immense cheminée se dresse. Plus loin une autre, plus loin encore une autre, finalement une petite forêt d'échasses d'unijambistes.

Hans me dit : « J'ai envie d'être à la maison, avec toi. Loin de tout ça. » Ça fait du bien d'entendre ici dans cette salle sombre où nous marchons en silence, tremblants, qu'il existe à Vallée des Prêtres une maison tranquille où les jours s'écoulaient avec douceur. Où nous vivons modestement, simplement, une existence qui sait nous unir, sans la moindre trace sombre. Oui, je ne vous l'ai pas dit : Hans et moi, nos rires résonnent souvent le soir comme pour célébrer nos routes parallèles qui, pourtant, se sont rejoints.

Nous nous tenons maintenant par la taille et nous marchons sur ce chemin en terre rougeâtre recouvert de scories de houille. Il nous mène à des wagons que nous regardons s'approcher au fur et à mesure que nos pas lourds et lents nous font avancer. Se tenir par la taille nous rassure et éloigne de nos peaux la sensation de peur et d'effroi que nous commençons à sentir. Je ne peux pas vous expliquer vraiment ce que je ressens. C'est trop difficile, trop complexe, ça me demande une force que je n'ai pas. Hans me dit que Marika ne quitte pas ses pensées. Je ne sais pas où elle est, mais je suis sûr qu'elle sait que je suis avec elle, me dit-il. Jamais je n'ai entendu Hans dire ce genre de choses. Lui le pragmatique, le réaliste pour qui les choses de l'esprit sont réservées aux autres. Moi aussi je pense à elle, à Werner.

Je pense à ce 11 août 1945. J'ai organisé le transport des 1 300 détenus juifs vers Port-Louis où les attendaient le Franconia, un vieux rafiot qui allait les emmener vers la Palestine. Comme c'était le jour de chabbat, nous avons embarqué plus d'une centaine de Juifs orthodoxes la veille. Le vendredi, nous avons aussi fait charger les bagages lourds. Le lendemain, avec Hans, nous avons regardé s'éloigner le Franconia.

Des années plus tard, sur le bateau qui nous emmenait de Maurice à Marseille, nous avons appris que la terre promise avait pris le nom d'Israël. J'ai imaginé la joie de Marika, de Werner, du rabbin et de tous ses visages croisés à

Beau-Bassin pendant presque cinq années.

J'ai pensé aux larmes de Delcourt, à ses affiches. J'ai pensé à mon père, à ses silences que j'aurais dû mieux comprendre.

Je n'en peux plus. J'en ai assez vu. Mais je n'ose pas le dire à Hans. Il a besoin d'expiation la faute des autres, celle qui est aussi la sienne. Il veut expier de n'avoir pas cru. Je l'admire tellement pour ça. S'identifier à ce point à son pays est un exploit devant lequel je me sens démuni. Finalement je lui dis que je veux partir. Quitter ce lieu que nous avons pourtant choisi de venir voir. Mais Hans veut marcher encore. Nous marchons lentement sur l'interminable route qui mène du camp d'Auschwitz à celui de Birkenau. Il fait toujours aussi froid et nos mains sont maintenant jointes, scellées, sous nos manteaux. Nous ne parlons plus. Nous nous approchons lentement des wagons plombés en suivant les rails. Voilà nous y sommes. Je revois les papiers de Werner.

Hans s'est mis à pleurer et il a murmuré : « C'était vrai. »

Il dit que c'est ici que les ombres viennent toutes crever dans des nuits qui n'en finissent plus.

Puis nous avons marché rapidement toujours en nous tenant les mains. Le chauffeur du taxi nous attendait.

Nous avons roulé vers Cracovie.

Alain Gordon-Gentil

UNE VIE EN CAPITALE

Le WARD 4 de Port-Louis.

Une région mythique...

Qui n'a pas entendu parler du Ward 4 ? Même la jeune génération n'en a pas été épargnée tellement la précédente et même celle d'avant en ont fait la promotion. Comme d'une région spéciale dans des frontières définies avec des spécificités précises comme d'un État dans un État avec ses références et pourquoi pas ses valeurs intrinsèques.

Ce Ward 4 a acquis une belle réputation pour devenir presque un label de qualité. Ceux qui y sont nés exhibent volontiers leurs actes de naissance pour témoigner de leur appartenance et comme pour exclure, dans un esprit quelque peu sectaire (comme moi, il faut se l'avouer), ceux qui n'ont pas eu le bonheur d'y faire entendre leurs vagissements. Ceux du Ward 4 sont un peu comme ces Français chauvins de la Bretagne, de la Normandie et de Marseille. Des Mauriciens certes, des Portlouisiens, mais avant tout... " *enfants du Ward 4* ". Il faut dire que ces " ressortissants " du Ward 4 partagent un ADN commun. Comme un patrimoine rare. Et que des années après, même émigrés... dans d'autres régions, ici ou à l'étranger, alors que le Ward 4, n'est plus qu'une légende, un mythe, et n'est plus ce qu'il était, tous ceux-là, " ses " enfants, s'en souviennent, en manière de reconnaissance avec une bienveillante nostalgie, de tout ce que cette région leur a apporté. En témoigne cette envie, ce besoin qui s'exprime à travers les réseaux sociaux depuis quelque temps pour faire revivre dans les mémoires ce Ward 4 avec la création des plateformes " *Le Groupe Ward 4* " ou encore " *Letan lontan* " avec de belles photos d'antan qui font rêver. Avec des internautes résolus à garder vivant un pré carré presque imaginaire, jalousement, pour que les générations à venir sachent ce que fut cet arrondissement et en quoi il a été si particulier et si cher à nos cœurs surtout par la qualité des hommes et des femmes qu'il a produits. La liste est longue de ceux qui ont donné au Ward 4 ses lettres de noblesse. Rivalentz Quenette, un natif, leur a rendu un vibrant hommage dans son livre " Un arrondissement de

l'ouest portlouisien, le Ward 4”.

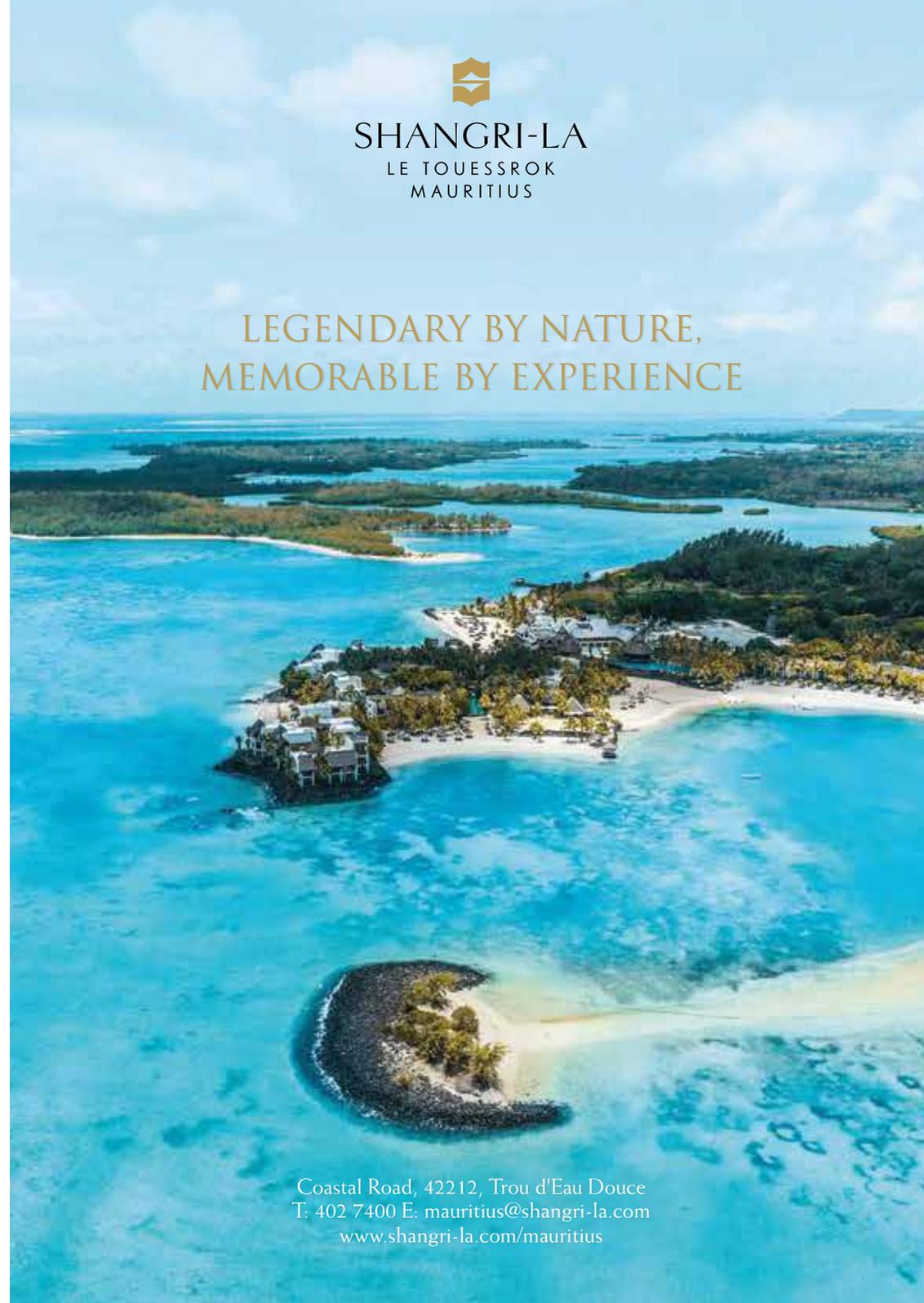
Ce Ward 4 avec des contours précis voit le jour dès 1903 par volonté municipale et elle a été l'aboutissement des tensions régulières entre la mairie et le gouvernement central sur plusieurs sujets dont la responsabilité des services de voirie. Pour cela il faut remonter à 1830 avec la division de la ville en 10 arrondissements sous la responsabilité des “ *municipal wardens* ”. Le 26 octobre 1852, la ville est divisée en 4 centres administratifs. Arrive par la suite Onesipho Beugeard, le premier député élu de la capitale en 1854, avec sa motion pour des élections municipales. L'épidémie de peste qui éclate en 1899 crée encore une fois de vifs conflits et impose des mesures radicales. La ville est encore une fois morcelée en onze poches administratives avec deux pour le Ward 4 peuplé d'une majorité d'affranchis occupant le “ Camp Créoles ” et “ Barracks ”. La première région couvre tout l'espace du pied de la Montagne jusqu'à la rue Madame avec des noirs libres jouxtant le quartier bourgeois avoisinant les Casernes Centrales. Francis Taylor Piggott, procureur général, propose alors un système de “ *wards* ”. Le maire d'alors vient s'exprimer ouvertement contre, au motif que ce système allait perpétuer, dans ces implantations, des “ *préjugés de classes et de races* ”. Déjà ! Malgré les réserves exprimées çà et là, le projet de loi est présenté au Conseil du gouvernement le 30 septembre 1902 et le 1^{er} mars 1904, quatre arrondissements voient le jour...dont le fameux Ward 4 qui tente encore et toujours de s'accrocher à son glorieux passé.

Finlay Salessé



SHANGRI-LA
LE TOUESSROK
MAURITIUS

LEGENDARY BY NATURE,
MEMORABLE BY EXPERIENCE



Coastal Road, 42212, Trou d'Eau Douce
T: 402 7400 E: mauritius@shangri-la.com
www.shangri-la.com/mauritius

DIALOGUE

SAMEDI 2 OCTOBRE 2021
à 16 heures

AU CŒUR DE LA CRÉATION

Dialogue entre Amenah Jahangeer-Chojoo, écrivaine,
et Christine Chompton-Ahnee, éditrice.

À L'OMBRE DU GRAND JACQUIER

Chez mes grands-parents, il n'y avait sur les murs ni tableaux ni photos avec des représentations humaines, respectant ainsi un des préceptes de l'islam. Il n'y avait même pas de photos de famille, seulement des paysages ou encore des mosquées accompagnées de calligraphies artistiquement exécutées en arabe ou en ourdou. Mon grand-père avait également fait encadrer son diplôme d'imam et l'avait fièrement accroché sur le mur du salon où étaient aussi suspendus les calendriers illustrés de motifs floraux et de monuments indiens offerts par les magasins Tulsidas et Hassamal à leur clientèle musulmane. Même si nous respectons l'interdit de la représentation humaine, nous en avons pourtant une à la maison. Ce n'était pas un choix, elle nous était imposée par les lampes à quinquet que nous utilisions le soir pour l'éclairage de la cuisine et du dîner. C'était une danseuse chinoise portant une longue robe imprimée, avec des manches démesurément prolongées par des bâtons. Je la contemplais pendant des heures, essayant d'imaginer les mouvements de sa chorégraphie et de déchiffrer le sens mystérieux de son expression. Bien plus tard, j'aurais la réponse à mes questions dans un documentaire sur l'opéra de Pékin, des artistes sur scène y dansant dans un costume rappelant celui de la Chinoise de mon enfance. Avec la surprise d'entendre aussi les danseurs chanter !

Cette image a été ma première fenêtre sur un monde inconnu. L'histoire aurait pu commencer par « Il était une fois, dans un pays lointain, des créatures qui dansaient à la lumière de lampions... ». La danseuse était peinte sur un grand médaillon en émail, enserré dans une anse en métal permettant d'accrocher au mur la lampe à quinquet. Son réservoir à pétrole cylindrique, en verre, était surmonté d'un dispositif en cuivre pour faire monter ou descendre la mèche. Une cheminée en verre, bombée, protégeait la flamme de la brise et diffusait la lumière dans la pièce. Chaque soir, j'observais ma tante F accomplir le même rituel d'allumage : elle décrochait les lampes à quinquet de leurs clous respectifs, enlevait la cheminée en verre, dévissait la partie en cuivre, versait le combustible dans le réservoir, revissait et allumait la mèche à l'aide d'une

allumette. Après avoir ajusté les mèches selon l'intensité de la lumière attendue, elle remplaçait les cheminées et accrochait délicatement chaque lampe à son clou. Les regards étaient alors automatiquement attirés par les danseuses chinoises qui, derrière la flamme, nous souriaient. Les dernières tâches ménagères terminées, les lampes étaient redescendues pour être éteintes en baissant leur mèche et en soufflant dessus. Chaque soir, les danseuses veillaient à la préparation du dîner mais avec plus ou moins de présence selon leur temps de service. Les lampes neuves projetaient le spectacle éclatant de danseuses à la robe virevoltante mais, peu à peu, leur regard espiègle et leur sourire énigmatique disparaissaient sous une couche de dépôts charbonneux ou sous l'effet de récurages répétés qui en avaient écaillé la peinture.

En 1965, ce fut la fin du ballet quotidien des danseuses chinoises avec l'arrivée de l'électricité, qui sera suivie la même année de celle de la télévision. Nos vies en furent bouleversées. Jusque-là notre village avait été protégé d'inventions aux pouvoirs parfois jugés maléfiques par les aînés ; la télévision détournerait les hommes et les femmes de la prière du soir et les enfants de leurs devoirs d'école, ou encore encouragerait les jeunes à copier des manières étrangères. Les avis étaient partagés dans les chaumières. J'entends encore Gran Mamou, fervent partisan de la modernité, se réjouir d'avoir un haut-parleur comme en ville pour l'appel à la prière. Mais un des nôtres rétorqua : « *Un haut-parleur ! Ce ne sera pas suffisant pour décoller les gens de leur télé* ». Une de mes tantes se réjouissait que les femmes, grâce à l'électricité, pourraient coudre le soir et que les enfants pourraient lire et étudier plus facilement qu'à la lampe à quinquet.

Quoi qu'il en soit, le progrès était en marche. D'imposants camions vinrent déposer des colonnes en ciment pour les installer en bord de route ainsi que de nombreux câbles électriques pour relier les maisons au réseau. Je me souviens de l'effervescence que cela provoqua chez nous, les adultes cherchaient le bon endroit pour placer les ampoules, les interrupteurs et la boîte de connexion. Les enfants, tout excités par la nouveauté, en discutaient tout autant. Notre vocabulaire s'enrichissait de nouveaux mots : watts, *plug*, tube, abat-jour...

Après maintes tergiversations, il fut décidé que trois ampoules seraient installées dans la cuisine, une dans chaque chambre, un tube fluorescent dans le salon et une lampe murale à l'extérieur pour éclairer la terrasse entre la maison et la cuisine mais l'électricité n'atteignit jamais les latrines trop éloignées de la maison. Toutes les ampoules étaient de 25 watts sauf une de 60 watts dans la cuisine. Des abat-jour furent fixés dans les chambres pour diriger la lumière vers le bas.

Le jour J arriva et les maisons du village furent éclairées. Nos yeux se mirent à cligner devant cette lumière si éblouissante. On avait l'impression d'être en plein jour avec nos ampoules qui n'étaient pourtant que de 25 watts ! Et avec le tube fluorescent, n'en parlons pas, c'était facile de retrouver une aiguille tombée sur le plancher. Nani trouvait parfois suffocante la chaleur dégagée dans la pièce par les ampoules ; elle demandait alors qu'on éteigne la lumière jugeant suffisant l'éclairage venant de la pièce voisine.

Dans la cuisine, la lampe de 60 watts était vite éteinte après le repas, par économie, et les femmes se contentaient des deux autres pour terminer les tâches ménagères. Nani laissa quelque temps les lampes à quinquets à leurs clous disant qu'un jour elles pourraient être utiles. Mais nos regards se détachèrent de plus en plus des danseuses qui disparurent définitivement sous la poussière. Un jour, elles terminèrent leur danse dans l'obscurité d'une armoire. Rideau sur le premier spectacle de mon enfance !

Amenah Jahangeer-Chojoo

Précigraph



Plus jaune?
Plus vert?
Plus bleu?

C'est à cet instant précis que vous serez heureux d'avoir choisi Précigraph car ce sont les petits détails qui font toute la différence !

Des années d'expérience, des milliers de gestes pour une impression fidèle et des couleurs vives, à chaque fois. **Précigraph, votre plus forte impression.**

Pour découvrir nos dernières créations, visitez precigraph.mu ou contactez-nous au 212 1546.

IMPRESSION PACKAGING EDITION CREATION

The No. 1 Retailer of Furniture, Home Appliances & Digital Products in Mauritius.   

LECTURE

SAMEDI 2 OCTOBRE 2021
à 17 heures

ILS ÉPARS

Lecture de poèmes de et par Sharon Jacquin-Ng,
Yusuf Kadel, Alex Ng et Umar Timol.

ILS ÉPARS

Je suis les lettres qui cisèlent ton prénom. Et le livre sacré qui recèle nos conjugaisons.

Je suis les mains qui berceront ton dernier souffle. Et les mains qui t'endormiront dans ton tombeau.

Et je t'aime.

Et un seul atome de ton amour me rassasie. Et me respandit.

Un seul atome de ton amour ampute mes laideurs. Et expurge mes pourritures.

Un seul atome de ton amour suffit à ce que je m'oublie.

Et je ne pense qu'à toi.

Un seul atome de ton amour me béatifie. Et je suis l' élu.

Et je t'aime.

Et tu es en toutes choses.

Tu es soleil qui débride les gangues de l'obscur. Soleil qui écarlate les indolences des océans.

Tu es les larmes qui inaugurent les coutures de l'aube.

Larmes qui fêtent la sécession des crépuscules. Larmes qui fauchent les cavalcades des lunes.

Et tu es en toutes choses.

Tu es les âmes violentées. Et les monstres qui nous assaillent.

Et les haches qui embaument nos prunelles.

Tu es les fugaces de l'amour au coucher de nos haines
irrémediables.

Tu es reliquat de neige et rafales de feu qui tamisent mes nuits.

Et je t'aime

Et je suis solitaire prostré dans le désert.

Et je jeûne.

Et je lapide les spectres des ailleurs.

Et je jeûne.

Mon corps encerclé une plaie. Une crevasse.

Une dépouille et un habitacle pour tes éblouissements.

Toi.

Et tu es belle.

Et je vois entrelacés dans tes yeux ambrés et dans ton corps
diaphane le paradis et l'enfer.

Et je ne désire ni la grâce ni les damnations mais ton amour.

Ton amour seul.

Et je t'aime.

Je bannis mon cœur afin d'être ton cœur.

Je m'arrache à moi-même afin de vivre en toi.

Accorde-moi l'extinction.

Umar Timol

j'ai un truc au cœur
dont le nom s'épanche
mon médecin lorsqu'il m'ausculte
fait la moue
hausse les sourcils
on pourrait scruter des heures durant
les plis sur son front
sans en dénombrer la moitié du tiers
j'ai un truc au cœur
un lapin électrique
une rousse à quenottes
un chien andalou
c'est baroque
mais ça me fait sourire

il me faut être heureux
sans alcool ni tabac
sans orgueil
heureux
au petit bonheur

l'amour m'est permis

avec modération

Roissy
niveau arrivées
au départ de la
lueur
j'ai chaussé des gants
craqué
une allumette mes membres
sont gourds
mon âme
idem
aucune différence
entre la fumée

et la buée qui s'échappent
de mes lèvres
déjà gercées le ciel
m'embrouille : horizon
barré à l'hémistiche
j'ajuste
mon écharpe telle
idée
crispe
une bouffée
d'air
tout
ce que je laisserai
sur ce champ de bataille

par ici rien
n'adhère
se foutre là
rester debout im
mobile

s'étendre

mon lit
fait des vagues – cette
fatigue n'habite
ni les muscles ni
les os – me soulager
de ma cervelle...
je serai
dans le tombeau
comme
l'homme
dans la femme

murs

nus de ma chambre

autant de toiles

où projeter par
défaut
les formes
me trotant sous le crâne

quelle aire d'autoroute
sous la neige
ce quai de gare : deux
mains gantées
distantes d'une vitre
écharpes
laissées au vent
il manque un
visage
toujours le même

mes souvenirs
portent
le
voile

Yusuf Kadel

L'Oscurità è vicina (L'Obscurité est proche)
Pâris [A] / Acheri [C] : *appassionato e doloroso*

A

Je suis colère et rage
Mais jamais une pourriture de ville
Qui se roule sur les déchets des corps

Je ne serai jamais glabre
À jamais barbu mais sans bure
Ni la *ghaffara*

Regarde mon visage chenu
Les poils blancs faisant lutte
Contre les ridicules du temps

Regarde mes mains
Si fortes à l'orée de la vie
Si grasses et corrompues dans le substrat

Je me suis éparpillé
Tel un lipogramme
Manquant des lettres ici et là

C

Allez vieillard mon ventre est froid
Ton vit ramènera un peu de cette vie
Que tu chéris tant

Viens vieil homme
Tends-moi tes rides
Enlève tes babioles ridicules
Cette cordelette cramoisie de ton cou

Il est temps de rejoindre le pèse-âme
Que l'on voit si c'est l'Hadès ou l'Élysée
Là-bas on se baignera dans l'Achéron avec Rhadamanthe et
Minos

Prépare ton obole vieil homme car le passeur n'entend point de
retard

A

Il y a eu tant de haines
Il y a eu tant d'amour
Et si peu d'agape
Ne me tente point de cet hymen morbide
Car je l'ai toujours cherché
Sans le courage de l'atteindre

Nulle femme ne recueille le venin
Au-dessus de ma tête
Prends ce qui t'appartient
Et laisse le poison
Car ceci est mon héritage

C

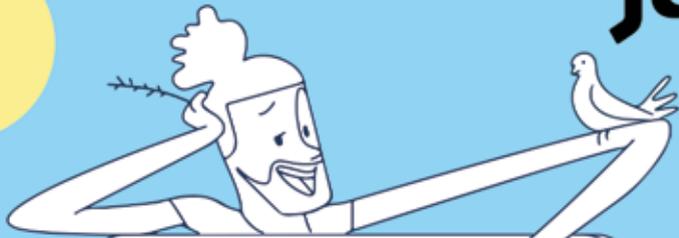
Il n'y aura aucun Dieu
Qui fendra le ciel
Pour ton âme

Pauvre homme geignard
Allons le pèse-âme s'impatiente
Et le passeur n'attendra pas

Tu ne voudrais point trainer
Dans le demi-monde
Mon petit rhapsode

Alex Ng

MCB
JUICE



**GARD
LAVI
FASIL**

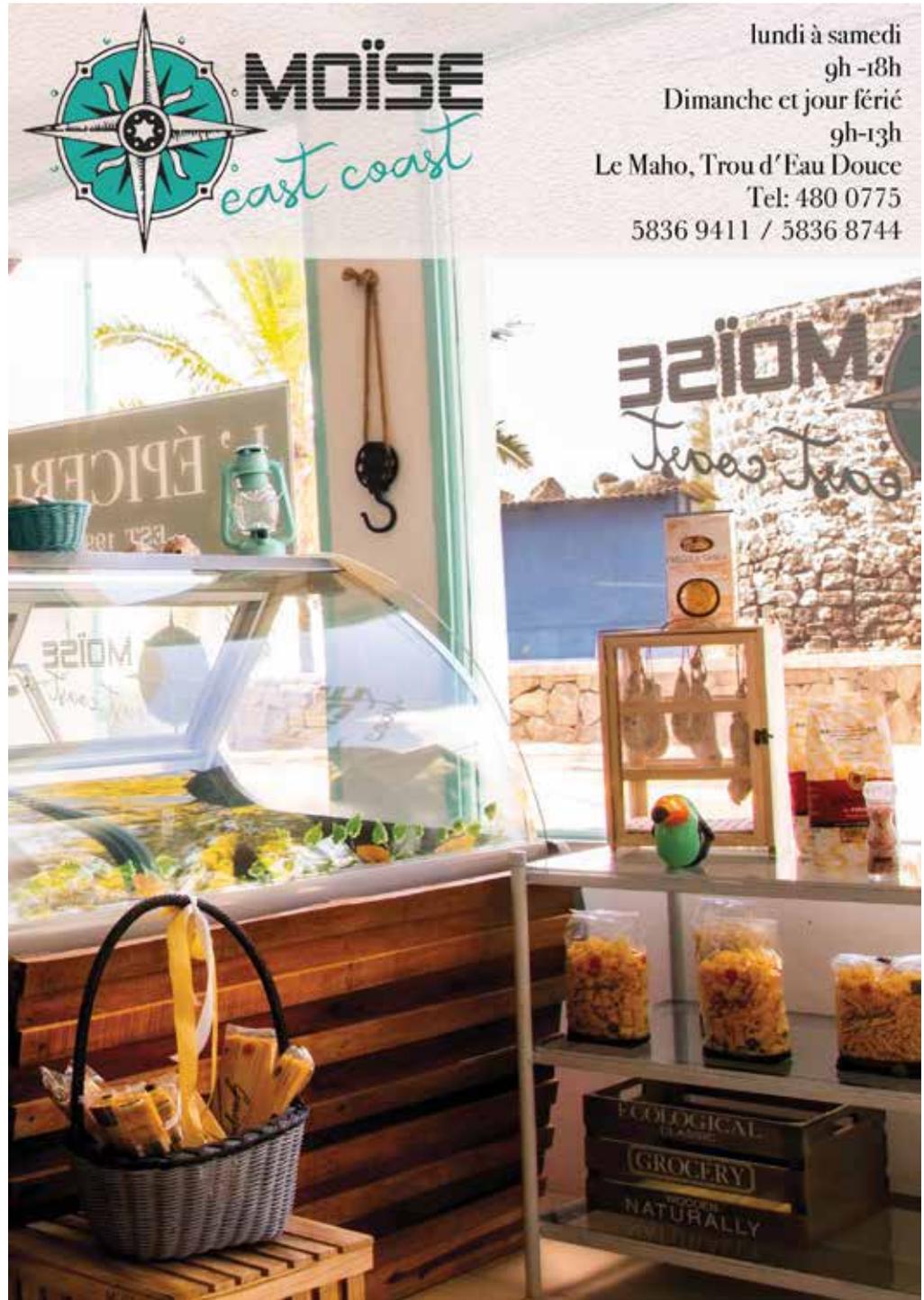
**DOWNLOAD
THE NEW
JUICE**



Download on the
App Store

GET IT ON
Google Play

EXPLORE IT ON
AppGallery



lundi à samedi
9h -18h
Dimanche et jour férié
9h-13h
Le Maho, Trou d'Eau Douce
Tel: 480 0775
5836 9411 / 5836 8744

MOÏSE
east coast

MOÏSE
east coast

ECOLOGICAL
GROCERY
NATURALLY

LANCEMENT

DIMANCHE 3 OCTOBRE 2021
à 11 heures

**LANCEMENT DU
LIVRE DE
RAYMONDE DE KERVERN,
*INÉDITS***

par **Agnès Larcher**

Lecture de ses poèmes par Verencia Bothille,
Enzo Dardenne, Romain David, Megane Géroflé,
Gësa Lacour et Claudia Roy

VOYAGES

Si tant de ports étaient joyeux
De vous bercer, belles carènes,
Vous rêvez d'horizons brisés
Sur des golfes toujours plus bleus.

Vous étoilant d'étranges feux,
Sombres esquifs, quelles sirènes
Vous ont bellement pavoisés
De roses de cristal ?... Heureux

Les cœurs, qui par vous échappés
Se sont élargis loin du monde !
Parce qu'en eux frémissait, libre,
La Vie, ils ont choisi la mer,

Le vent salubre, où, mieux trempés,
Ils aiment suivre au fil de l'onde,
Sur la route verte qui vibre,
Le beau dessin du globe amer.

Ils ont vu la race où chantait
Encore une ode primitive
À la Terre, et des cœurs épris
D'une barbare poésie;

Toute une flore où palpait
L'Espace comme une eau vive,
De sublimes rayons surpris
Aux yeux des poètes d'Asie,

Et l'éblouissement charnel
De la rouge terre d'Afrique.
Ayant bu tout l'azur lacté
De ces nuits brûlantes et calmes,

Le vin du soleil éternel
En sa coupe plus magnifique
Pour celui qui l'avait chanté,
Au secret balancé des palmes

Ils ont découvert le destin
Qui assure leur descendance,
À l'essence de leur désir,
D'appartenir aux dieux solaires.

Comprenant que chaque matin
Avait toute son importance,
Pour effrayer l'ombre à venir,
Tous ces glorieux sagittaires

Ont planté mille flèches d'or
Au cœur des rives inconnues,
Frayant un superbe chemin
Parmi les terres éclairées.

.....
.....

Ainsi, l'universel décor
S'infiltrant en leurs âmes nues,
Comme en un pur et sombre écrin
Leur fait des forces ignorées.

Lorsque la Terre les reprend,
Leur rêve a gardé l'étincelle
Éclatante de l'océan,
Sa houle radieuse et lente

.....
.....

Chante, voyageur, et comprends
Que si ton âme se descelle,
C'est que, porteur d'un talisman,
Tu jetteras dans la tourmente

De ces voix, ta voix surhumaine
Qui roulera, comme la brise,
Les parfums de la mer lointaine
Dans un chant qui te divinise.

Raymonde de Kervern

Le Groupe qui donne vie à vos projets

Au sein de notre Groupe, retrouvez tout ce qu'il vous faut pour vous accompagner à chaque étape de vos projets.

Fournisseur de matériaux de construction de qualité, spécialiste des mortiers, prestataire de solutions d'aménagement intérieur et extérieur et de solutions de landscaping.

Bâtissons ensemble pour demain.

Matériaux de construction



The United Basalt Products Ltd.



LE SPECIALISTE DES MORTIERS

Aménagement de l'habitat



Aménagement paysager



MITSUBISHI MOTORS
Drive your Ambition

NON-CONTRACTUAL PHOTO. TERMS AND CONDITIONS APPLY

ALL-NEW
XPANDER CROSS 7 SEATER

The New Mitsubishi SUV

A generous volume, an engine of 1,500cc, a vehicle designed to cater for all your needs, at an affordable price. Perfect SUV for the adventurous families with 225mm of ground clearance, Ideal for the great outdoors.

XCEPTIONAL ADVENTURES

Leal & Co. Ltd, Motorway M1, Pailles | Tel: 207 2300 | mitsubishisales@lealgroup.mu | www.mitsubishi-motors.mu | MitsubishiMauritius

DIALOGUE

DIMANCHE 3 OCTOBRE 2021
à 13 heures

D'UNE LANGUE À L'AUTRE

Intervenants : Lindsey Collen et Michel Ducasse
Modératrice : Sachita Samboo

Lecture de textes par Eugénie Delort

MAMA GRACIENNE'S STORY

[Excerpt from the novel Mutiny. Mama Gracienne begins to tell her two cell-mates her story. A cyclone meanwhile builds outside. The mutiny builds within.]

My mother came from the Diego Garcia too, and her mother, my granny, and my granny's mother, my great grandmother. *Her* mother, in turn, had been taken there a slave when she was only little and had brought Africa with her. My great grandmother could move into her mother afterwards, after *her mother* had died. She only did that when she went empty, she told me. *Into her mother* from Africa. But she wasn't often empty. Just at night, at full moon, when there was phosphorescence on the sea, then. Then, she said, she would move into her dead mother from Africa. Or her dead mother from Africa into her. It's not clear.

And your father?

I didn't know him. He went off to Peros Banos Island when I was very little. That's another island in the Chagos Archipelago. His mother was also from the Islands, and his granny. I don't know further back than that.

So, the man said "The Islands are closed". Then what did you do, that day. You say you had babes in arms. Where are they?

They died that week. Both of them. The very same week. Then Aunt Paquette found me at the hospital, haunting the whole of Casualty with my silent crying. They both had diarrhoea, the two little boys. They both died. We three had been sleeping outdoors in Porlwi so after the one died, I just stayed in the hospital in Casualty, and then after the other one died, I just stayed again. I think it was for days and days. I couldn't believe it. I refused to accept it. I wanted them back again from death. They were too small to move into me.

The hospital got the social security to do the funeral. One funeral for the two of them. Solid little boys, they were. But their tummies had started to bulge out a bit since we had been on this main island. One was a babe in arms really, quite

literally, the other one more a toddler. At the hospital they called me *Zihwa* la, the Islander, because they knew I came from Chagos, from Diego Garcia, the nurses did. They let me sit there in Casualty. And the hospital servants would bring me meals, and cups of tea. They said my head was *tired. Very tired.* I suppose it was. I was tired out. Too tired to move. Because my children had died in the hospital, they said not to shoo me away yet. *Let her be.* They said I would go when I was ready to go. I used the Casualty toilets and the taps. I washed my face and hands in the hand basins in Casualty. The hospital that didn't manage to save my boys saved me. For what it's worth.

They get up and one by one, they gently kiss her.

Still no gusts.

Then Aunt Paquerette came to Casualty one day, bringing an old, old man, a relative of hers, also from Bambu. She was quite young then. She asked *me* where to take the sick old man. She asked me for directions. And then she realised she had asked someone who knew less, much less than even she knew. She was startled, and this was how she began to talk to me. I helped her with the old, old man. Then, when she left the man, an old grandfather, who was sick and got admitted, she said goodbye to him, and to me she said, she just said it, as if to her such words come easily, "Come live with me until you get settled, then. In Bambu. I live in Bambu. Come on. What you waiting for?"

I said, "I haven't got anything of my own. Not even the bus fare. No rent money. No food. I haven't got a suitcase of things waiting for me somewhere. I haven't got anything. No family left. I am lost. I have nowhere to go to afterwards. I haven't got ... *nothing.* The Islands I come from are closed. What I have is there, over there on the Islands. My house, my bed, my man, my chairs and table, his boat. My pots and pans. My mother's tomb. And her mother's. And her mother's. *The Islands are in my heart and head and eyes and ears and understanding, and I am in them.* I've got nothing left."

She said, "Well, you've got yourself, haven't you."

I didn't tell her I had perhaps moved out of myself and into someone far away or maybe dead. Or that someone had moved into me. That my great granny had perhaps entered my soul and brought this silence with her. A calm came over me. A peace of mind. She made it seem so easy. "Come live with me until." So I went with her. That night, she gave me soup with pig's feet stewed into it. And she made faratas with flour on a griddle iron on a fire between three rocks on the ground. She used to fold the faratas and roll them out with warmed oil twice, when she made them. And I slept on a blanket. Just like I did last night. On the floor of an overhanging veranda. On the ground there was bare

earth, moulded with mud and cow dung. Over me she laid a huge quilt that she had sewn from little hexagons of thrown away cloth that she scavenged from behind the tailor's workshop in Braban Street and that she had filled with the soft feathers of chickens. I can still feel those hexagons between my fingers if I concentrate really hard, like a honeycomb, each filled with two or three feathers. And it kept me warm.

So I lived with her for three years. Not three days, nor three weeks. Not three months. But three years. *She is poor; and yet she takes me in.*

Excerpt from Mutiny, very slightly amended so as to stand alone.

Lindsey Collen

SUR LES PAVÉS PÂLIS

La lune a posé ses rayons sur le creux de la mer
Le port berce ses silences d'une brise légère
Le temps se muezzine à l'ultime prière
Bientôt il fera froid dans la nuit passagère

Tu as beau deviner des regards éphémères
Aux terrasses désertes où les couples s'indiffèrent
Tu entends en passant les mots qui font naufrage
Aux rendez-vous manqués des mains et des visages

La pluie s'invite en bruine sur les navires du port
Quelques marins s'échouent dans la moiteur des corps
Il y a toujours une fille pour réchauffer la nuit
Il y a toujours un cœur qui va mourir d'ennui

Je t'attends en marchant sur les pavés pâlis
Les mots que tu espères sont ceux que j'écris...

MO PEI ENN PARTAZ

Mo pei vwayaze lor lezel payanke, dan nesans gramatin
Asize lor peron, dan freser lavarang, anba pie tamarin
Dan vilaz, dan lavil, kot bazar, lor koltar, dan sime karo kann
Dan sourir enn zanfan lor bistop linosans, kan lizour ankor tann

Mo pei tou kouler, rezone dan divan, reyone dan soley
Tou krwayans, tou kadans, tou landrwa, tou langaz, diferan me parey
Ena enn sel lamer ki'nn sarye nou zistwar, dan dife enn defi
Ena enn sel later kot rasinn melanze, pou ki dime fleri

Mo pei debrouye dan letan difisil : tonbe, leve, trase !
Met leker dan louvraz, enn Dimans lor laplaz, manz ar li ! amize !
Dan saler enn lakey, dan leko enn salam, lete kouma liver
Ena flanbo lespwar dan lavi kourander, lor sime lalimier

Mo pei enn poem, enn prezans, enn partaz, enn bouke mo ki ris
Dan saver so koze, mesaz so metisaz, samem lafors Moris !
Mo pei avanse, solid lor so lipie, solider dan sagrin
Leritaz nou valer vibre dan nou disan, samem lam Morisien !

Michel Ducasse



TOYOTA

IT'S A MOVING EXPERIENCE



THE ALL NEW **COROLLA CROSS** | WORLDS APART



- **Class leading SUV**
step up to a new level.
- **Functional design**
with generous loading capacities
- **TNGA Engineering**
for a confident and secure drive

#ANEWJOURNEY



Test Drive ☎ 405 6400

3 year warranty
100,000 km

IN-HOUSE LEASING
& INSURANCE AVAILABLE

TRADE-IN
OPTIONS
AVAILABLE

[f](https://www.facebook.com/toyotamauritiustd) [i](https://www.instagram.com/toyotamauritiustd) [toyotamauritiustd](https://www.toyotamauritiustd.com)

www.toyotamauritiustd.com

*Specifications and equipment are subject to change without prior notice.

EMTEL
Feel Free



#nouzerolimit

Daily
ILLIMITÉ

Zero limit Data

Rs **12** TVA incl.

Envoyez SUB_12 par SMS au 8284
(Validité 24 heures)

Kombo
ILLIMITÉ

Zero limit Data + Emtel Calls + SMS

Rs **19** TVA incl.

Envoyez SUB_19 par SMS au 8284
(Validité 24 heures)

Monthly
ILLIMITÉ

150GB Unlimited (5GB/Day)

Rs **319** TVA incl.

Envoyez SUB_319 par SMS au 8284
(Validité 30 jours)

☎ : espace

DIMANCHE 3 OCTOBRE 2021
à 14 heures

LES GRANDS DÉTECTIVES :

Enquête menée par **John-Erich Nielsen**, écrivain,
et **Sonia Peslerbe**, éditrice.

MEURTRE AU DIX-HUITIÈME TROU

– Hey, m’sieur ! Sortez d’là !

Surpris, Sweeney tourna la tête vers les bâtiments. Il vit alors surgir d’un hangar attenant, tel un diable de sa boîte, un homme au visage émacié, sec comme seuls savent l’être les habitants des Highlands.

L’employé gesticulait tellement que sa casquette de velours gris menaçait à tout instant de se dévisser du sommet de son crâne.

– Mais sortez d’là j’vous dis ! Oh, vous êtes sourd ? hurla-t-il encore. À travers l’odeur de gazon fraîchement coupé, l’homme brandit alors un inquiétant sécateur.

Sweeney, tétanisé par les imprécations et les mouvements de bras de celui qu’il imaginait être un jardinier, demeura figé sur place. Puis, soudain, la casquette grise se mit à progresser vers lui.

L’homme à la silhouette filandreuse paraissait avoir une cinquantaine d’années. Le front incliné au-dessus de ses bottes, comme pour mieux fendre l’air, il grommelait pour lui-même :

– C’est pas possible en c’moment... Y vont m’rendre fou. Faudra bientôt engager des vigiles ou quoi ?...

Parvenu à la limite de la surface d’herbe plus claire et lisse au centre de laquelle se tenait Sweeney, l’enragé stoppa net.

– Vous vous croyez où ? aboya-t-il. C’est privé ici. Vous avez pas vu les pancartes ?

– Eh bien... Si, justement. Je voulais simplement voir à quoi ressemble le trou d’un golf. J’ai vu le drapeau, là, et je suis venu jeter un coup d’œil. Je ne pensais pas que c’était interdit, se justifia l’inspecteur, embarrassé.

La casquette grise leva les yeux au ciel.

– On m’l’avait jamais faite celle-là ! Voir un trou... Allez, sortez du green maintenant. Au cas où vous l’auriez pas r’marqué, c’est pas encore l’heure des visites !

Rassuré par la touche d’humour du vieux jardinier, Sweeney accepta de

s'éloigner du petit drapeau marqué d'un 18 et il sortit enfin ses chaussures du cercle de gazon vert. Puis, en se rapprochant du Cerbère de St Andrews, il respira tout à coup les effluves de mélange pour tondeuse dont les vêtements de ce dernier étaient imprégnés.

Malgré la bonne volonté manifestée par l'intrus, l'homme des Highlands ne décollerait pas :

– Mais qu'est-ce que vous foutez là, à cette heure ? Vous cherchez quoi ? Si vous êtes un curieux, ou un journaliste – c'est pareil –, j'vous préviens que j'vais appeler la police.

– Pas besoin, elle est déjà là, rétorqua Sweeney.

Le jeune homme farfouilla maladroitement dans son portefeuille – c'était la première fois qu'il sortait sa carte, après tout – et il parvint enfin à exhiber son insigne flambant neuf d'inspecteur de police.

– Inspecteur Sweeney. Police criminelle. Je viens au sujet de la jeune femme que l'on a retrouvée assassinée chez vous, il y a deux semaines.

La casquette grise se fit brusquement penaude à son tour.

– Ah bon ? À c't'heure-là ? Faut prévenir, dites. J'peux pas d'viner moi. J'pensais que c'était réglé. J'ai déjà déposé quand vos collègues sont venus.

– L'enquête se poursuit, monsieur. Ce n'est pas si simple, vous savez. Est-ce que vous pourriez me montrer l'endroit où la victime a été découverte ?

– Euh... Y aurait pas d'problème pour ça, vu qu'c'est moi qui l'ai trouvée, mais...

– Ah, vous êtes le jardinier qui l'a découverte ? J'ai...

– Greenkeeper, m'sieur. Greenkeeper, pas jardinier. C'est loin d'êt'pareil.

– Oh, excusez-moi ! Je n'y connais rien en matière de golf. Vous auriez deux minutes pour m'indiquer l'endroit ?

– C'est qu'il faut plus de deux minutes, m'sieur. C'est pas à côté. Et puis y'a du boulot l'matin avant l'ouverture. On chôme pas... Bon. Bougez pas. J'vais voir mes gars. Ils commenceront par le *Jubilee*, le temps que j'reviene... Restez là, hein ? et Sweeney vit le grand échassier disparaître à nouveau sous le hangar.

John-Erich Nielsen

Lm

Librairie Mauricienne Numérique

Le site de la littérature
mauricienne



Visitez-nous sur
www.librairiemauricienne.com

Sur **votre tablette** ou
sur **votre kindle**, gardez vos **livres**
à **portée de main**



J'achète en un clic  **amazon**

PROPOSITIONS

DIMANCHE 3 OCTOBRE 2021
à 15 heures

MAUDRIGOSA : PROPOSITIONS D'UN CONTINENT OCÉANIQUE.

De **Dominique Bellier, Kumari Issur** et **Carl de Souza**.

« MAUDRIGOSA ! », CRI D'UN CONTINENT OCÉANIQUE

Le projet « Maudrigosa ! » conçu au début de l'année par un groupe d'écrivains, de journalistes et d'universitaires, réunit aujourd'hui plus d'une cinquantaine de créations qui sont proposées dans un livre sous presse au moment de ce salon. Il répond à une aspiration de se redonner le droit de rêver, d'oser retrouver l'originalité de notre pays dans toutes ses dimensions, de remettre en lumière ce qu'il offre déjà comme perspectives par les temps difficiles que vit le monde. Il me semble opportun de présenter ici ce projet sur l'invitation de l'écrivain Barlen Pyamootoo, lui qui se lance dans de téméraires entreprises, propose des ateliers d'écriture, se retrouve à la base de la publication de l'anthologie « Écrits sur Maurice », superbe porte d'entrée à notre littérature.

Une fois de plus, il plante le chapiteau d'un festival littéraire à Trou d'Eau Douce, sur cette plage de la côte Est, souvent la proie des alizés. Sa belle énergie, partagée avec les habitants de la région, donne vie aux livres en bordure d'une mer aux tons variant du turquoise à l'émeraude, limpide mais pouvant se déchaîner pour devenir sombre et mystérieuse. Cet océan, tour à tour calme et furieux, avait amené jadis les expéditions hollandaises, dont notre pays a retenu le nom « Mauritius ». Une mer au bord de laquelle se trouve Trou d'Eau Douce avec son « Puits des Hollandais » en arrière-pays qui a sans doute valu au village son appellation. Les Trou-d'eau-douçois, en faisant la part belle à la littérature, célèbrent les grandes influences, issues de traversées de l'océan Indien, de tout ce qui a tissé la matrice culturelle de notre pays-continent-océanique. Car si les diverses nations européennes, lorgnant avec appétit ce point de ravitaillement sur les routes maritimes, se sont succédé, abattant au passage ses forêts d'ébéniers, s'échouant, tel Pieter Both avec ses chargements de porcelaine, amenant la canne à sucre et sa main-d'œuvre esclavée ou engagée prise d'autres continents, elles ont, du même coup, constitué un patrimoine culturel qu'un demi-siècle d'indépendance tarde à mettre en valeur.

Terres, lagons et océan, nous les revendiquons sous une forme différente :

cette situation suspendue entre terre et mer, et surtout dans l’imaginaire de ce pays convient parfaitement pour expliquer l’originalité du projet « Maudrigosa ».

Le contexte a-t-il évolué depuis les 16e, 17e et 18e siècles où diverses nations se disputaient cette partie du globe où nous vivons ? L’ordre mondial a-t-il vraiment changé aujourd’hui quand les puissances financières et politiques tentent par tous les moyens de s’implanter dans le paysage indianocéanique, à la recherche d’une entrée vers l’Afrique quand ce n’est pas pour un tremplin vers le Moyen-Orient et d’obscur besognes ? Parfois, c’est notre terre qui est convoitée quand ce n’est pas notre république, pour sa voix si infime soit-elle dans le concert des nations, et son positionnement dans un océan devenu un enjeu stratégique

Le projet « Maudrigosa ! » (pour Maurice, Rodrigues, les Chagos et Agaléga, même si nous n’oublions pas Saint-Brandon et Tromelin), qui se réapproprie notre continent maritime, trouve son origine dans la nécessité de nous redéfinir au milieu de la confusion de ces appétits. Dans cette revendication du territoire pour commencer, mais aussi d’une manière de vivre, notre façon d’entrevoir l’existence au sein de nos propres différences, ces décalages soulignés en premier lieu voire exagérés plutôt que valorisés comme sources d’inspiration. C’est un pays-archipel constitué d’îles parfois très distantes les unes des autres, un pays-continent dont les natifs se retrouvent aujourd’hui dans de nombreuses parties du monde. Dont une culture commune peine à se reconnaître tant, issue de multiples sources, elle continue à se tisser d’innombrables influences. Et tant elle ne veut renoncer à aucune ! Et ce, dans un siècle confronté à des choix obligés et injustes par rapport à l’identité. Dans ce monde qui ne sait plus où il va, où le fric valide tout, qui sommes-nous ? Comment vivons-nous ? Quel est le modèle du vivre-ensemble que nous nous reconnaissons déjà – quel est celui auquel nous aspirons ? Et comment le formulons-nous ? Et aussi, comment pouvons-nous le partager ? Sans prétention autre que nous dire sereinement...

Ces questionnements, sous la forme d’un appel « Maudrigosa ! » repris par ces écrivains et plasticiens que nous avons sollicités, s’adressent d’abord aux habitants de notre continent-océanique. Depuis trop longtemps, rien de neuf ne nous est proposé, rien dans la désespérance de la pandémie, rien dans les crises internationales ou locales successives, politiques et sociales. Rien qui nous permette de retrouver confiance en nous en tant que peuple, qui fasse appel à notre « génie » propre, dans le sens chazalien. Toujours « faire comme », imiter sinon plaquer des recettes qui ont certes fait leurs preuves ailleurs, mais dans des contextes différents. Si garder un œil sur ce qui se fait de mieux de par le monde est essentiel, tout aussi importante est l’idée d’une transformation,

d’une re-création à notre façon tant dans les domaines littéraires et artistiques, mais s’étendant aux autres aspects de la vie – de cette vie qui est la nôtre.

Ce cri « Maudrigosa ! » veut se faire entendre bien au-delà de ses limites géographiques traditionnelles des îles de l’océan Indien. Il voudrait toucher les Maudrigosiens d’ailleurs, portant toujours dans leur tête et dans leur cœur le souvenir d’un lieu, mais surtout une manière d’exister, sinon une philosophie. Alors que les arrivants depuis l’époque de la colonisation étaient porteurs de cultures différentes, il s’agit dans ce cas d’une diaspora qui, puisant dans la source de nos îles, va essaimer ailleurs. Ce n’est pas banal quand nous pensons à notre Histoire, qui témoigne d’une paix sociale non-négligeable ayant franchi, malgré des blessures, bien des caps.

Mais cet appel est surtout intérieur. Cri d’espoir, cri d’enfance et d’innocence retrouvée. Invitant à une introspection dans un vacarme ambiant, une remise en question afin de mieux s’assumer personnellement et collectivement.

Ce beau-livre regroupera plus d’une cinquantaine de projets venant de créateurs les plus divers, qui ont répondu à l’appel pour proposer des pistes de réflexion, poèmes, fictions et images. Fenêtre ou hublot, pont et passerelle, la publication tend vers les lecteurs certes.

Mais aussi, dans sa conception, il a engagé durant plusieurs mois de cheminement une équipe de rédacteurs dans une synergie passionnante, en communication permanente avec les contributeurs. Cette élaboration veut témoigner d’une autre manière de procéder, basée sur le partage et l’échange. Ce livre est voyage de cet équipage embarqué dans une idée encore imprécise au départ. En larguant les amarres d’une expédition incertaine, qui comprendra des errances nécessaires, des échanges parfois âpres (mais féconds !), il renoue avec des traditions perdues d’exploration, se distingue des croisières touristiques dans l’Espace orchestrées par des ordinateurs, pour s’ouvrir à l’inconnu.

Paradoxalement, c’est ainsi que nous voulons rétablir des lignes de communication, un réseau de dialogue et d’espoir, qui se veulent, par ces temps ahurissants... contagieux. Le projet Maudrigosa veut faire entendre des voix, mettre en relation, redonner confiance. Inspirer. Et le recueil à paraître fin novembre en sera la première étape.

Carl de Souza

DIALOGUE

DIMANCHE 3 OCTOBRE 2021
à 16 heures

PAROLES PAROLES...

Dialogue entre Thierry Chateau, écrivain,
et Julie Vacher, chanteuse.

L'ENVIE

Sur le bord de la route, les gens vaquaient à leurs occupations sans tenir compte des véhicules. Laboureurs rentrant des champs à deux sur un vélo. Femmes portant leur bébé et chargées de sacs de provisions, écoliers se chamaillant en se lançant des cailloux. En fin de matinée, les gens sont au bord de la route devant leur maison ou sous un arbre à regarder le temps qui passe, à palabrer ou à s'acquitter de petites tâches quotidiennes. C'est ça leur vie, simple et précise. En cet instant, ils sont les plus heureux au monde. Propriétaires d'un bonheur simple qui ne se voit même pas, tellement il est évident.

La présence de cette fille auprès de lui, de cette fille qui pouvait être loquace – elle l'avait prouvé plus tôt – mais qui sait garder le silence quand il le faut, a eu un effet inattendu. Comme si à travers elle, il pénétrait cette île Maurice profonde, authentique. Cet univers séculaire qui le fascinait tant, mais dont il n'arrivait pas à se saisir.

Une succession de virages en épingle dans Pointe aux Piments a fait passer la canette vide de gauche à droite, sur le tapis côté passager. Elle s'amusait à jouer avec en faisant des feintes. Puis elle a shooté dedans en émettant un petit grognement de satisfaction, comme un joueur qui vient de marquer. Et elle lui a envoyé un grand sourire, satisfaite de ses prouesses. Le geste ample qu'elle a ensuite fait pour rajuster sa coiffure a révélé des aisselles soigneusement épilées et son parfum de supermarché qui chez elle ressemblait à une fragrance de Chanel. Et pour finir elle s'est mise à farfouiller dans son petit sac.

Pendant tout ce temps le regard de Henri faisait le va-et-vient entre elle et la route. La simplicité du moment avait pris possession de son âme. Il était un peu décontenancé par la spontanéité de cette jolie fille. Il n'était pas accoutumé à tant de facilité. Elle venait de monter dans une voiture avec un mec qui avait failli la renverser et qui l'entraînait à travers un village côtier assommé par la canicule et elle restait détendue, joueuse... Et surprenante, car elle s'était écartée de ce qui était sa routine de vie. Un besoin d'émotion. Une attraction élémentaire. C'est pour cela qu'il s'était laissé emporter par ce flot de facilité,

par sa disponibilité.

– O.K., je peux fumer maintenant, comme si elle lui reprochait de l'en avoir empêché. Je voulais ça depuis la sortie du boulot. Comment on baisse la vitre ?

– C'est automatique mais c'est pas nécessaire. L'air con va absorber l'odeur...

– Ça veut dire quoi, que je pue ?...

Il allait lui lâcher « laisse-moi sentir », mais s'est contenté de lui rendre le sourire qui ne quittait plus ses lèvres gourmandes. En appuyant sur l'allumecigare, il s'est permis de jeter un regard plus appuyé sur ses jambes. Une envie insurmontable a pris possession de son être.

Sa bouche s'est enroulée autour de la tige de tabac dans un style digne d'une actrice hollywoodienne. Elle avait d'ailleurs un faux air de Halle Berry, la chevelure abondante en plus. Il restait deux Heineken.

Il a juste dit : « Ce serait cool de s'arrêter pour fumer tranquille et siroter une bière sur la plage, non ? »

Sans lui laisser le temps de répondre, il a bifurqué brusquement à gauche sur un chemin de sable parcouru de racines de filaos qui agissaient comme des ralentisseurs en provoquant des secousses avant de s'arrêter directement sur la plage de Pointe aux Biches, en soulevant un nuage de poussière.

Elle a eu un petit air qui semblait réprobateur mais ne lui a rien dit. Elle a haussé les épaules, son sourire toujours accroché aux lèvres.

Il s'est rangé à l'ombre entre un gros filao et un épais veloutier, en retrait du chemin de sable qui longeait la route côtière. Il a baissé la vitre avant de couper le moteur. L'effet de la canicule était atténué par un petit vent du large, mais la chaleur était toujours présente.

Lorsque le temps s'arrête ainsi, les pensées s'affolent et s'entrechoquent. Les éléments, la chaleur, le vent chaud, les aiguilles des filaos font d'un endroit banal une sorte de sanctuaire où le destin prend des tournures parfois étranges...

Thierry Chateau





Jump on board with our crew and enjoy a refreshing and relaxing day cruising on the turquoise water.

We offer a variety of cruises such as catamaran, speed boat, diner cruise and much more to meet your need.

Contact us for more information



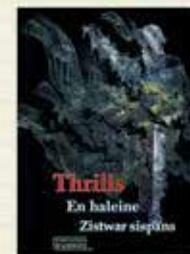
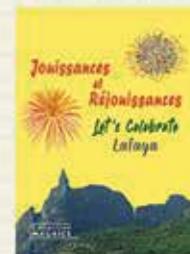
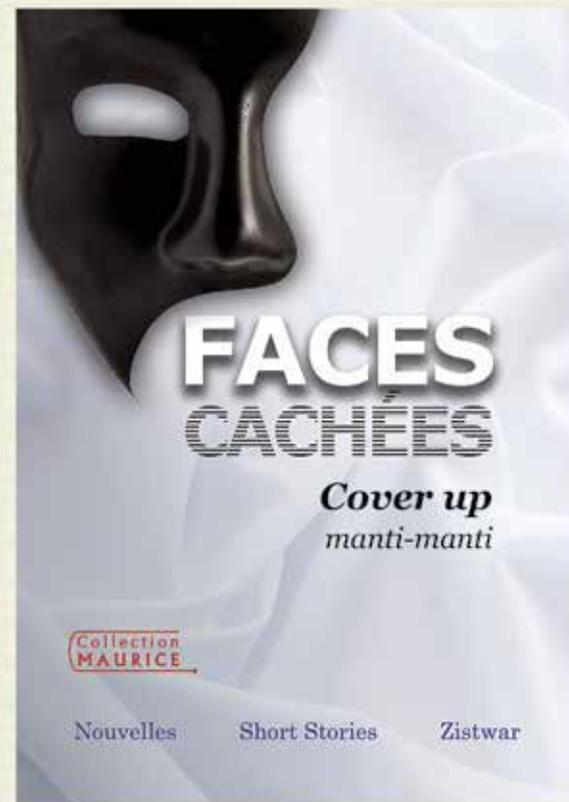
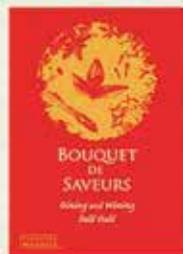
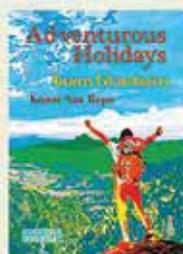
52547586
 info@tinoboats.com
 www.tinoboats.com



Collection MAURICE

Depuis 1994

Des nouvelles d'auteurs mauriciens en anglais, en français et en créole mauricien, dans vingt-sept titres publiés, dont :



Nouvelles Short Stories Zistwar

Auteurs ayant contribué au vingt-septième titre :

Ananda Devi, D. Abel, Y. Amodine, JC Andou, S. Assonne, B. Cadinouche, L. Collen, M. Daby Tan Yan, L. Dhokit, F. Doherty-Bigara, M. Gautier, Y. Giraud, S. Gopal, S. Gopaul, H. Hookoomsing, K. Jugnauth, S. Maudramc, V. Moonowa, A. Parmessur, V. Putchay, S. Ramchurn, R. Ramdoyal, J. Rivet-Boudan, C. Roguet, J. Soobrayen, S. Timol, J. Triplet-Desrozières, J. Valin.

Disponibles en librairie

REMISE DE PRIX

DIMANCHE 3 OCTOBRE 2021
à 17 heures

**REMISE DU PRIX
L'ATELIER LITTÉRAIRE
À L'AUTEUR DU TEXTE PRIMÉ.**

Dialogue entre le public, les membres du jury (Delphine Berthommier, Barlen Pyamootoo, Poonam Seetohul) et l'auteur primé, entrecoupé de lectures d'extraits de son manuscrit.

Cet événement marque la clôture de la première édition du Festival du Livre de Trou d'Eau Douce.

Café-Librairie

Le café de L'Atelier et L'Atelier Littéraire



12 rue Saint-Louis, Port-Louis.

Ouverture: du lundi au vendredi, de 9h à 16h

Restaurant T: 208 28 16 - Librairie T: 208 29 15

Courriel: l'atelierlitteraire@intnet.mu

NOTICES BIO-BIBLIOGRAPHIQUES DES PARTICIPANTS AU FESTIVAL DU LIVRE DE TROU D'EAU DOUCE 2021 :

Ananda Devi

Née en 1957 à Trois Boutiques, Île Maurice, Ananda Devi (de son vrai nom, Ananda Devi Nirsimloo-Anenden) est romancière, poète, nouvelliste et traductrice. Dès l'âge de quinze ans, elle remporte un concours d'écriture organisé par Radio France qui publie sa nouvelle. À dix-neuf ans, elle publie son premier recueil de nouvelles. Ethnologue, elle est docteure en anthropologie sociale de l'University of London. Après ses études, elle se remet à l'écriture. L'auteure prolifique explore dans son œuvre les maux et les violences de la société mauricienne avec acuité et lyrisme. Elle obtient plusieurs prix et distinctions ; elle est sacrée Chevalier des Arts et des Lettres en 2010. Depuis 1989, elle vit à Ferney-Voltaire, près de Genève. Parmi ses écrits figurent un récit, *Les hommes qui me parlent* (2011), des recueils de poésie, dont *Le long désir* (2003) et *Ceux du large* (2017), des recueils de nouvelles, dont *Solstices* (1977), *L'ambassadeur triste* (2015) et *L'illusion poétique* (2017), ainsi que plusieurs romans tels que *Rue la Poudrière* (1989), *Le voile de Draupadi* (1993), *L'Arbre fouet* (1997), *Ève de ses décombres* (2006), *Indian tango* (2007), *Le sari vert* (2009) et *Manger l'autre* (2018).

Sharvan Anenden

À la suite d'une longue carrière en tant que directeur artistique dans le monde de la publicité, Sharvan Anenden décide de laisser Londres derrière lui pour devenir artiste indépendant. Ce choix l'ayant guidé vers Maurice, son pays d'origine, il poussera son talent en avant grâce à deux longs métrages tournés localement. Nous pouvons aujourd'hui fièrement le retrouver à travers l'aventure photographique accompagnant ce festival du livre.

Laurent de Froberville

Laurent de Froberville, âgé de 23 ans, est un jeune amateur de photographie. Après avoir fini le lycée il décide, en 2017, d'aller à Cape Town pour étudier le cinéma et le théâtre. Un peu déboussolé, il revient à Maurice en 2019 et fait quelques stages dans plusieurs domaines dans un effort de trouver sa place sur son île. Finalement, il prend la décision d'explorer le monde complexe de la photo et d'arpenter les rues pour développer son identité photographique.

Édouard J. Maunick

Édouard J. Maunick est né le 23 septembre 1931 à Flacq. Bibliothécaire de la ville de Port-Louis de 1958 à 1960, année de son installation à Paris où il sera successivement auteur et producteur d'émissions radiophoniques, culturelles et littéraires, animateur d'émissions télévisées, journaliste puis rédacteur en chef des revues *Demain l'Afrique* et *Jeune Afrique*. De 1982 à 1991 il est directeur à l'Unesco et de 1994 à 1995, ambassadeur de Maurice en Afrique du Sud. *Ces oiseaux du sang*, le premier de ses 25 recueils de poèmes, paraît en 1954. Son dernier ouvrage, *Manière de dire non* à

la mort est publié en août 2019. D'importants prix et distinctions récompensent sa carrière. Il s'éteint le 10 avril 2021 à Paris.

Yianna Amodine

Diplômée en français et histoire, Yianna Amodine est passionnée par la culture et les traditions orales, l'art du conte et l'écriture. Elle est l'auteure des quatre tomes de la collection de romans jeunesse, *La Carte magique*, publiés chez l'Atelier des Nomades et de cinq nouvelles en créole mauricien, figurant dans la « Collection Maurice » de l'agence Immedia.

Gillian Geneviève

Gillian Geneviève est né en 1975. Il est enseignant, poète, dramaturge et nouvelliste. Il publie dans des revues littéraires et poétiques dont Point Barre, des recueils collectifs et sur la toile. Son ouvrage, *La Huitième couleur*, reçoit en 2000 le Prix de la nouvelle de l'océan Indien. En 2006, son recueil de nouvelles, *Elle*, reçoit le Prix Jean Fanchette. Sa pièce, *Le Meilleur des mondes*, reçoit la même année le Prix du Festival national d'Art dramatique de l'Île Maurice. En 2017, Gillian Geneviève est un des lauréats du Prix de Poésie Édouard Maunick. Toujours en 2017, il publie, en collaboration avec 4 photographes français et mauricien, un ouvrage textes et photos sur la ville de Rose-Hill qui reçoit le Prix Coup de cœur du jury au Festival Papangue à La Réunion. En 2018, il reçoit le Prix de la meilleure chronique ayant trait au cinquantième anniversaire de l'indépendance du pays, concours organisé par le Centre culturel d'Expression française de Curepipe. Il travaille en ce moment sur un recueil de poèmes et de fragments.

Dhanjay Jhurry

Vice-chancelier de l'Université de Maurice depuis 2017, Dhanjay Jhurry est chercheur, chimiste, détenteur d'un doctorat en chimie des polymères de l'Université de Bordeaux. Fondateur du Centre for Biomedical and Biomaterials Research (CBBR), il a dirigé ce centre de recherche rattaché à l'Université de Maurice de 2012 à 2017. Pr Jhurry s'est vu décerner de nombreux prix et distinctions, dont le premier Best Mauritian Scientist Award en 2011, le Grand Officer of the Star and Key of the Indian Ocean et le Commander of the Star and Key of the Indian Ocean de la République de Maurice en 2019 and en 2012 respectivement ; il a été fait Chevalier dans l'Ordre des Palmes Académiques de la République française en 2007. Dhanjay Jhurry est membre de l'Association of Commonwealth Universities (ACU) depuis juillet 2017 et du Conseil scientifique de l'Agence Universitaire de la Francophonie (AUF) depuis septembre 2019.

Belinda Ramnauth

Belinda Ramnauth est la directrice de la Bibliothèque nationale. Elle a commencé sa carrière en tant que bibliothécaire à la bibliothèque Carnegie de Curepipe, et a gravi les échelons pour devenir cheffe de département. En 2012, elle rejoint la Bibliothèque nationale. Au cours de sa longue carrière, Mme Ramnauth a toujours lutté pour le bien-être des bibliothécaires et de l'avancement des bibliothèques à Maurice. Pour partager ses connaissances dans ce secteur, elle enseigne également à temps partiel à l'Open University de Maurice. Parallèlement, elle est aussi la Présidente du Mauritius Council

of Registered Librarians, association qui englobe tous les bibliothécaires professionnels de l'île.

Sachita Samboo

Maître de conférences en littératures française, francophones et comparée à l'Université de Maurice, traductrice et éditrice, Sachita Samboo est fascinée par le divers dans les textes de la littérature-monde. Détentrice d'un doctorat de lettres modernes et d'une maîtrise d'anglais de l'Université Bordeaux Montaigne, elle ne voudrait pas vraiment être professeure éminente que demeurer une amoureuse des livres.

Maansi Pitamber

Étudiante en sciences politiques et relations internationales à l'Université de Maurice, Maansi Pitamber est également passionnée de la langue française, de la littérature et de l'art oratoire. Elle est primée au Concours d'éloquence Francophonie 2020. Son équipe remporte aussi le premier prix au tournoi régional de débats de l'océan Indien.

Bruno Jean-François

Emmanuel Bruno Jean-François enseigne les littératures françaises, francophones et comparées à *Penn State University*, aux États-Unis. Spécialiste des littératures et des cultures francophones de l'océan Indien, il est l'auteur de nombreux articles sur le sujet, ainsi que d'un ouvrage intitulé *Poétiques de la violence et récits francophones contemporains*, paru en 2017 aux éditions Brill.

Shakti Callikan

Co-fondatrice de my Moris, une entreprise qui valorise l'histoire et le patrimoine culturel mauricien, réalisatrice d'audio-documentaires, et auteure de *Mots Kouler*, un livre-objet qui donne vie à un nuancier de couleurs mauriciennes, Shakti Callikan se passionne pour le patrimoine culturel de l'île Maurice, sous toutes ses formes, ses couleurs et ses sons.

Cristèle de Spéville

Après des études de littérature à la Sorbonne à Paris, Cristèle de Spéville est rentrée au pays pour travailler d'abord dans l'édition puis en librairie. Pendant 2 ans, elle a animé l'émission de littérature « La pluie et le beau temps » sur Music FM. Elle est actuellement professeure-documentaliste à l'École du Nord.

Pierre Renaud

Pierre Renaud est né à Beau-Bassin en 1921. Très tôt, il se consacre au journalisme en tant que rédacteur littéraire à l'*Express* et correspondant de l'agence France-Presse. Il signe avec Marcel Cabon, qui lui a fait découvrir le plaisir des lettres, *Beau-Bassin, petite ville* en 1971. En 1972, il co-écrit avec Gaëtan Raynal et publie *Histoire et légendes d'un théâtre*. Son unique recueil de poèmes, *Les balises de la nuit*, paraît en 1974 et obtiendra la même année le prix des Mascareignes. Après sa mort le 21 septembre 1976 à Rose-Hill, deux recueils de ses écrits sont publiés : *Pages choisies* en 1979, et une sélection de ses articles parus dans l'*Express* de 1972 à 1976 qui sont publiés sous le titre *Pour une même bâtarde* en 1995.

Alain Gordon-Gentil

Alain Gordon-Gentil est né le 2 août 1952 à Maurice dans le village de Pamplémousses. Écrivain, journaliste, producteur, il réalise des documentaires pour le cinéma et la télévision. Il est l'auteur de biographies politiques, d'essais et de poèmes. Romancier, il publie *Quartiers de Pamplémousses* (1999), *Le Voyage de Delcourt* (2001), *Légère approche de la haine* (2009), *Devina* (2009 ; Prix Révélation « Les Lauriers verts ») et *J'attendrai la fin du monde* (2016). Il dirige actuellement la maison d'édition, Pamplémousses Éditions. Alain Gordon-Gentil a été le conseiller culturel du Premier ministre de l'île Maurice.

Finlay Salesse

Finlay Salesse, le plus vieux journaliste (il a 75 ans), en exercice à Maurice. Début au Nation dans les années 70 ensuite à l'*Express* du Dr. Philippe Forget. Élu aux élections législatives de 1976 et de 1982. Élu aux municipales de 1982 à Beau-Bassin/Rose-Hill et maire des Villes-Sœurs 82/83. Travaille au « Nouveau Militant », l'organe du MMM. En 1984, travaille au « Mauricien » et « Week-End ». En 1989, devient l'un des fondateurs, directeur et rédacteur en chef de 5 Plus (magazine et hebdomadaire). En 2002, rejoint Radio One comme collaborateur avec l'émission « Enquête en Direct ». En 2004 devient directeur-général, rédacteur en chef de Radio One jusqu'à 2006. Aujourd'hui en situation de préretraite, anime quelques émissions phare de Radio One dont « Dimanche Culture » qui en est à sa 11ème année. Il compte presque 50 ans de métier. Termine un récit autobiographique « Une vie en capitale » chez Pamplémousses Éditions.

Luckshmee Jeawon

Luckshmee Jeawon détient un BA (Hons) French. Elle est actuellement étudiante en MA French (Specialisation : Literature). Elle a publié trois nouvelles dans la « Collection Maurice » et, en 2019, elle a obtenu une mention spéciale du jury du Prix Édouard Maunick pour son poème intitulé « J'ai dansé sous la pluie ». En 2021, elle s'est également vue décerner une mention du jury pour le Concours littéraire organisé par le département de français de l'Université de Maurice.

Amenah Jahangeer-Chojoo

Amenah Jahangeer-Chojoo a commencé à écrire et à publier dans les journaux locaux vers l'âge de trente ans. Elle fut la co-lauréate du Prix Jean Fanchette 1996, contes et nouvelles. Elle a repris l'écriture après une longue éclipse pour poursuivre sa carrière universitaire. Détentrice d'un doctorat de géographie, elle a de nombreux ouvrages et articles scientifiques à son actif. Retraitée depuis peu, elle écrit des nouvelles et des romans à caractère historique.

Christine Chompton-Ahnee

Christine Chompton-Ahnee a été médiatrice culturelle, journaliste et éditrice. Elle est co-auteure avec Christine Renard du livre *Les Mauriciens dans la Grande Guerre* paru aux éditions Vizavi. Aujourd'hui, Christine Chompton-Ahnee assure en freelance un accompagnement éditorial à la demande (note de lecture, relecture, réécriture, aide à la rédaction et conseil de mise en page).

Sharon Jacquin-Ng

Sharon Jacquin-Ng Ping Cheun, adjointe de recherche en histoire et généalogie, thèse universitaire sur Agaléga, a contribué au rapport de la commission Justice et Vérité, passionnée de spiritualité.

Yusuf Kadel

Poète et dramaturge mauricien né en 1970, Yusuf Kadel est l'auteur d'*Un septembre noir* (1998 ; prix Jean Fanchette), de *Surenchairs* (1999 ; sélection, prix Radio France du Livre de l'océan Indien), de *Soluble dans l'œil* (2010) et de *Minuit* (2013 ; sélection, prix SACD de la dramaturgie de langue française). Il contribue régulièrement à divers ouvrages collectifs notamment à Maurice, en France et au Québec. Boursier du CnL (Centre national du Livre) et cofondateur de la revue de poésie *Point barre*, il est nommé en 2009 pour le prix Continental du jeune espoir littéraire africain. En 2014, il assure pour le compte des éditions Acoria, à Paris, la direction de l'*Anthologie de la Poésie mauricienne contemporaine d'expression française*.

Alex Ng

Alex Ng Ping Cheun, poète dilettante et nihiliste, membre du collectif Point-Barre, adepte de l'instantanéité et de la "gauche d'auteur", n'a presque rien publié.

Umar Timol

Umar Timol est un artiste mauricien. Il a publié trois recueils de poésie, deux romans ainsi qu'un recueil d'aphorismes. Il est le titulaire de deux bourses du Centre National du Livre. Il a participé à de nombreux festivals à travers le monde, parmi le Festival de poésie de Medellin, en Colombie, et celui de Rotterdam, en Hollande. Il édite, avec quelques amis poètes, une revue de poésie, Point-Barre. Il est aussi photographe. Il a réalisé, en avril 2019, une exposition de portraits d'écrivains mauriciens au musée Blue Penny.

Raymonde de Kervern

Raymonde de Kervern est née en 1899 et elle meurt en 1973 à l'île Maurice. Elle publie son premier recueil de poèmes, *Cloches mystiques*, en 1928. En 1935, elle fait paraître *Le jardin féerique*, ainsi qu'un conte de prose rythmée, *L'île Ronde et son oiseau*, qu'elle dédie à la mémoire de son père. Elle est l'auteur de plusieurs autres recueils, parmi lesquels *Apsara la danseuse* en 1941 et *Abîmes* en 1951. Elle reçoit de nombreuses récompenses et distinctions, mais qu'elle tient à distance, elle veut être seule pour réfléchir et rêver en toute quiétude. Les œuvres de Raymonde de Kervern sont réunies en un seul volume et publiées aux éditions de L'Atelier d'écriture en 2011. Ses poèmes manuscrits ont été rassemblés et publiés sous le titre, *Inédits*, par Agnès Larcher.

Lindsey Collen

Lindsey Collen est née en 1948 en Afrique du Sud. Femme de lettres, syndicaliste et militante, elle habite Maurice depuis 1974 avec son mari. Elle fait des études de littérature à l'Université Witwatersrand à Johannesburg et à London School of Economics à Londres où elle obtient un diplôme en administration sociale. Lindsey Collen publie plusieurs romans en anglais : *There is a Tide* (1990), *The Rape of Sita* (1993), *Getting Rid of*

It (1997), *Mutiny* (2001), *Boy* (2004), *The Malaria Man and her Neighbours* (2010). Elle obtient le *Commonwealth Writer's Prize for Africa*, en 1994 pour *The Rape of Sita* et en 2004, pour *Boy*. Son roman, *Misyon Garson* (1996) est le premier roman complet dans l'histoire mauricienne à être publié en créole. Quelques-uns de ses poèmes ont paru dans l'anthologie, *Laport La*. Elle a écrit plusieurs nouvelles en anglais et en créole.

Michel Ducasse

Poète et parolier, Michel Ducasse a publié à ce jour sept recueils de poésie : *Alphabet* (2001), *Mélangés* (2002), *Soirs d'enfance* (2004), *Calindromes* (2008), *Souf tapaz lavi* (2014), *Enn bouke bwa tanbour* (2017), *Estuaires / Lanbousir* (2021). Il est l'auteur de textes de chansons pour des artistes réunionnais et mauriciens. Dans ses deux langues d'écriture, le français et le kreol morisien, balisées par la tendresse et la révolte, l'enfance et l'amour, l'auteur « exprime une pensée du métissage, de l'entre-deux, qui fait se croiser le passé et le présent », pour citer Bruno Jean-François sur le site Île en île. Qui écrit, un peu plus loin, dans le portrait qu'il dresse de l'auteur : « La sensibilité manifeste dans l'œuvre de Ducasse part ainsi de l'expérience personnelle et de la quête de soi vers une expression et un engagement profondément créoles à mettre en relation avec l'histoire des îles de l'océan Indien. Sa poésie ne se limite pas ainsi à l'espace mauricien, mais cherche son inspiration dans l'expérience d'un ailleurs proche, notamment des îles sœurs : les Chagos et La Réunion. Si cette sensibilité nous rappelle d'une certaine manière la poésie d'Édouard Maunick, l'auteur de *Mélangés* met certes en rythme l'imaginaire éternellement renouvelé de l'espace créole, la rencontre qu'il permet, le métissage qui le caractérise ; mais sa voix, comme la houle, s'élève également, révoltée, contre les injustices de l'histoire, les abus du pouvoir, les violences diverses. »

Eugénie Delort

Après avoir terminé son Higher School Certificate au Collège Sainte Marie en filière classique, Eugénie Delort a poursuivi ses études supérieures à l'Université de La Réunion et à l'Université de Maurice, où elle termine actuellement un BA (Hons) French & Creole Studies. Cette passionnée de langues et de lecture, qui voue une admiration sans bornes à Blanche Gardin, Stéphane de Groodt et Charles Baudelaire, a participé en 2021 au premier Concours littéraire de l'Université de Maurice, pour lequel sa nouvelle « Carn-aval » a obtenu le premier prix.

John-Erich Nielsen

D'abord professeur d'allemand (il est trilingue allemand, anglais, français), il devient ensuite capitaine pendant douze ans dans des unités de combat et de renseignement. Conseiller Principal d'Éducation de 2011 à 2012, il se consacre désormais à l'écriture et à la promotion de ses ouvrages. Depuis 2020, il vit à l'île Maurice dans l'océan Indien. Le personnage récurrent de ses romans est un jeune inspecteur écossais, Archibald Sweeney, basé à Edimbourg, que ses enquêtes vont emmener de St Andrews à l'île de Skye, en passant par les Highlands ou les Hébrides ! Son style d'écriture percutant, « à l'américaine », mêle phrases courtes, rythme, action et sensibilité. Comme beaucoup d'auteurs, il se passionne pour les voyages. Il écrit ce qu'il aime lire. Il aspire à retrouver, mais aussi à mettre au goût du jour, le «parfum» et le plaisir des intrigues de type Agatha Christie.

Sonia Peslerbe

Avec ses origines bretonne et corse, Sonia PESLERBE ne pouvait être qu'une femme de caractère ! Mère de trois enfants, elle a toujours aimé travailler au contact des plus jeunes. Créatrice de l'entreprise « Akajouer », elle fut même l'une des pionnières de la vente de jouets en ligne. Riche de son amour du livre et de ses propres lectures, Sonia arrive en 2016 à la tête des éditions HoH qu'elle va contribuer à développer. Elle devient ainsi l'éditrice de John-Erich Nielsen, l'un des auteurs de romans policiers les plus lus dans le monde francophone. En 2020, elle fait le choix de s'installer à Maurice, dont elle est dorénavant résidente.

Dominique Bellier

Dominique Bellier s'est installée à Maurice mi-1996 avec son compagnon, plasticien, qui revenait au pays natal. Après 13 ans dans la presse et la communication à Paris, elle intègre la rédaction du quotidien Le Mauricien, pour écrire sur la consommation et les entreprises, puis s'oriente, dans le même journal, vers les sujets culturels. Elle y réalisera les pages culturelles hebdomadaires pendant près de vingt ans. Littérature, arts plastiques, patrimoine, archéologie et histoire, théâtre, musique classique et jazz sont les nourritures qui lui font aimer Maurice, et qu'elle partage aujourd'hui comme journaliste indépendante.

Kumari Issur

Kumari R. Issur, Associate Professor au département de français de l'Université de Maurice, s'intéresse aux littératures francophones de l'océan Indien et de la Caraïbe, à l'éco-critique ainsi qu'aux études océaniques. Auteure de nombreux articles, elle a également (co)-dirigé plusieurs collectifs, parmi « Nouvelles formes d'altérité dans l'océan Indien » (*Nouvelles Études Francophones*, 2013) et « Espaces, mémoires et savoirs dans la fiction d'Ananda Devi » (*Mosaïques*, 2017).

Carl de Souza

Carl de Souza est né le 4 mars 1949 à Rose-Hill. Scientifique de formation, il fait carrière dans l'éducation et, durant une dizaine d'années, il est directeur d'un département Arts-Culture d'une grande entreprise. Il arrive à l'écriture vers 1980 en publiant des nouvelles. *La comète de Halley* reçoit le prix Pierre Renaud en 1986. Il publie par la suite près d'une dizaine de romans et un texte illustré pour la jeunesse, *La tiffi Citronnelle qui n'entendait que le vent dans les champs de cannes*. Son roman, *La maison qui marchait vers le large*, publié en 1996, est adapté au théâtre par Vincent Collin en 2001 et joué au théâtre de la Tempête à Paris. De Souza reçoit en 1993 le prix de l'ACCT pour *Le sang de l'Anglais*. Son roman, *L'année des cyclones*, paru en 2018, est primé en 2019 au Salon du livre Athéna à l'île de la Réunion.

Thierry Chateau

Thierry Chateau est né le 18 janvier 1963 à Curepipe. Il est tour à tour journaliste, conseiller en communication, secrétaire de rédaction et animateur du blog *Histoire(s) Mauricienne(s)*. Parallèlement à ses activités professionnelles, il se fait remarquer en tant qu'écrivain. Il est l'auteur de quatre romans, *Cité Taule* (2002), *Motorcycle Man*

(2008), *Éclair et mouvement* (2014), *L'envie* (2015) ; d'un essai, *Citoyens du monde* qui obtient le prix Adelf-AMOPA en 2013 ; d'un recueil de poèmes, *Porlwi Fam Nwar* (2007) ; d'une chronique des émeutes de février 1999, *Février noir* (2000), ainsi que de *Tamarin, une histoire de surf* (2019), sur les débuts du surf à Maurice, et *Toutes les nuances des Bleus* (2019), sur l'histoire du Parti mauricien social-démocrate.

Delphine Berthommier

Après quatre années passées en Guadeloupe et trois en Espagne, Delphine Berthommier a posé ses valises de professeur globe-trotter et ses malles de livres à Maurice il y a dix ans. Enseignante de Français et de Latin à l'École du Nord, elle y anime régulièrement des ateliers de théâtre. Féru de littérature, de poésie, d'art et de culture, amoureuse de la nature, elle se passionne également pour le monde de la musique : son appétit de découverte la conduira à être manager du groupe mauricien Patyatann durant quatre ans. C'est avec un immense plaisir qu'elle fait partie du jury de cette première édition du Festival du livre de Trou d'Eau Douce.

Barlen Pyamootoo

Barlen Pyamootoo est né à Maurice le 27 septembre 1960. Adolescent, il fréquente le collège Royal de Curepipe. En août 1977, il quitte son île natale pour des études supérieures en France. Titulaire de deux DEA, en linguistique et en sciences de l'éducation, il enseigne la langue et la littérature françaises durant cinq ans à Strasbourg avant de rentrer à Maurice en 1994, où il se consacre à l'écriture et à l'édition. De 2008 à 2015, il anime un atelier d'écriture à l'Institut français de Maurice, dénichant ainsi des écrivains en herbe et offrant à de futurs talents la chance d'une confrontation avec la littérature. Il a lui-même publié aux éditions de l'Olivier cinq romans : *Bénarès* (1999), *Le tour de Babylone* (2002), *Salogis* (2008), *L'île au poisson venimeux* (2017) et *Whitman* (2019). L'intrigue de la plupart de ses romans est bâtie sur des espaces imaginaires, certes, mais non sans lien avec la géographie mauricienne. Loin de toute dérive exotisante, son esthétique romanesque se caractérise par le dépouillement et un réalisme cru.

Poonam Seetohul

Passionnée de théâtre et de littérature, Poonamraag Seetohul a participé à divers projets d'écriture : traduction, article universitaire et écriture de scénario entre autres, avec une forte prédilection pour l'écriture théâtrale et créative. Parmi ses publications figurent sa pièce de théâtre *Draught from the Past* (version française : *Effluves du passé*) et une nouvelle intitulée, *That Thing*. Son implication accrue dans la création théâtrale lui permet d'explorer l'écriture scénique en anglais, français et créole et de se positionner également comme metteur en scène. En poste actuellement au Lycée Labourdonnais en tant qu'enseignante d'anglais et de théâtre, elle est aussi la référente culturelle au sein de l'établissement. Elle compte plus de quinze ans d'expérience dans l'enseignement de la langue anglaise et de la littérature, et continue à collaborer avec les artistes et les créateurs d'art de la région.

Photo de couverture : Laurent de Froberville
Mise en page : Sandra B

Achevé d'imprimer sur les presses
de Précigraph Limited
en septembre 2021

Festival du Livre de Trou d'Eau Douce
Direction : Barlen Pyamootoo
Coordination technique : Moïse Dardenne
Coordination littéraire : Sachita Samboo
Communication : Rama Poonoosamy

© Librairie Mauricienne Numérique, 2021
Librairie Mauricienne Numérique Ltée, La Pelouse, Trou d'Eau Douce
Ile Maurice

ISBN : 978-99949-66-00-4

Un grand merci à

Liseby Adeenaden • Christine Ah-Fat • Gilbert Ahnee • Ananda Devi Anenden • Sharvan Anenden • Patrick d'Arifat • Vincent d'Arifat • Virginie d'Arifat • Chetan Baboolall • Delphine Berthommier • Avinash Kumar Bheecarry • Kervin Brosse • Robin Brosse • Kendy Chokeypermal • Lindsey Collen • Marie de Comarmond • Thierry de Comarmond • Shenaz Currinjee de Robillard • Jack Dacruz • Arnaud Dalais • Enzo Dardenne • Jonathan Dardenne • Moïse Dardenne • Flavia Doherty-Bigara • Gérard Duvivier • Roseline Duvivier • Thierry Duvivier • Nagi Esta • Laurent de Froberville • Alain Gordon-Gentil • Laëtitia Grandsable • Priya Hein • Stefan Hein • Ruth Hirschfeld • Sada Jaganathan • Bruno Jean-François • Yusuf Kadel • Kavinien Karupudayyan • Monique Koenig • Steeve Lacour • Dini Lallah • Jenny Lamaletie • Sylvestre Le Bon • Toto Steve Lebrasse • Jean-Noël Lennon • Virginie Luc • Jan Maingard • Saroj Mauree • Yovan Mohadeb • Joyce Mootoo • Baby Mariaye Mukan • Praveen Kumar Nageshar • Marvin Narainen • Guy Ng Tat Chung • Ari Panjanadum • Uva Paratian • Deven Payamootoo • Patricia Payamootoo • Rajendra Payen • Julie Peghini • Rama Poonoosamy • Adou Pyamootoo • Canavady Pyamootoo • Mala Pyamootoo • Pamela Pyamootoo • Sabrina Pyamootoo • Pierre Raffray • Vishnunath Ramkissoon • Laurence Renouf • Bertrand de Robillard • Daniel de Robillard • Janine Roussel • Claudia Roy • Gaëtan Rungassamy • Stellio Rungassamy • Sachita Samboo • Bhanu Sanassee • Nallini Sanassee • Raj Sanassee • Romersa Luciano Giovanni Secchi • Poonam Seetohul • Nad Sivaramen • Natasha Soobramanien • Cristèle de Spéville • Gauthier Steyer • Philippe Thomas • Clive Toopchoy • Patrice Tripodi • Cassam Uteem • Jim Veerasamy • Robins Veerasamy • Vasoodeven Uddamalay • Barlen Vyapoory

**pour leur soutien au Festival du Livre
de Trou d'Eau Douce 2021**